

NOTES ET SOUVENIRS

D'UN

VIEUX COLLECTIONNEUR

PAR

LE COMTE MICHEL TYSKIEWICZ



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

—
1898

NOTES ET SOUVENIRS

D'UN VIEUX COLLECTIONNEUR

ANGERS IMP. DE A. BURDIN, 4, RUE GAUMIER.

NOTES ET SOUVENIRS

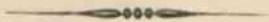
D'UN

31580

VIEUX COLLECTIONNEUR

PAR

LE COMTE MICHEL TYSKIEWICZ



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

—
1898

B-78784



1000174410

Hirt 3
Sztuka 1

K.1602/60/1

NOTES ET SOUVENIRS

D'UN VIEUX COLLECTIONNEUR

I. — MA COLLECTION ÉGYPTIENNE

Je passai l'hiver de 1860 à 1861 en Égypte, faisant des fouilles à Sakkara, Karnak et Thèbes; j'eus l'occasion, à la même époque, d'acquérir au Caire deux collections, dont la plus importante était celle du D^r Meymar. Désirant faire un cadeau au Musée de Boulaq, je choisis, à cet effet, une belle statue en basalte, représentant un jeune homme debout, vêtu du *schenti*. Cette statue a été envoyée par le gouvernement égyptien, avec d'autres œuvres importantes, à l'Exposition de Paris, en 1867, où j'eus le plaisir de la revoir. Deux ans après, en 1869, je visitai de nouveau le Musée de Boulaq : la statue avait disparu !

Rentré à Paris au printemps de 1861, j'y apportai de nombreuses caisses d'antiquités. Après avoir tout déballé, je conviai MM. de Rougé et de Longpérier à venir voir ma collection. Ces deux savants me firent remarquer qu'elle contenait nombre d'objets fort importants, dont les pareils manquaient aux séries du Louvre; la conclusion de leurs discours et des compliments qu'ils y mêlèrent fut une proposition d'achat au nom du Musée. Je refusai de vendre, mais me fis un plaisir d'offrir le tout en cadeau. Dès le lendemain, les employés du Louvre vinrent emballer et déménager mes objets.

J'avais pris des notes journalières pendant mon séjour en Égypte, en particulier sur mes fouilles et mes acquisitions. Je me proposais de les publier et de les accompagner de planches reproduisant les objets les plus intéressants de ma collection. Peu de temps après avoir fait le don que je viens de rapporter,

je m'installai de nouveau à Paris, avec le dessein de faire exécuter des photographies d'après les meilleures pièces ; je m'adressai, pour en obtenir la permission, à M. de Longpérier, qui me renvoya à M. de Rougé. Ce dernier, auquel je fis passer ma carte, ne put ou ne voulut pas me recevoir. Je retournai le lendemain ; à la vue de ma carte, le domestique me répondit sèchement que son maître était sorti. J'insistai pour entrer, prêt, disais-je, à attendre le retour du savant égyptologue ; mais on me refusa cette faveur. Impatienté, je déclarai au Cerbère que j'allais m'asseoir sur les marches de l'escalier et attendre M. de Rougé jusqu'à la nuit. Le domestique me ferma la porte au nez. Je m'assis sur l'escalier. Peu d'instant après, voyant que j'étais décidé à ne point bouger de là, le maître de la maison me fit dire que je pouvais entrer chez lui. M. de Rougé répondit à ma demande par un refus très net, en donnant pour motif que cela était *contraire aux règlements* (tout le monde sait que l'on peut dessiner et photographier au Louvre sous la surveillance des conservateurs).

Ce manque d'amabilité d'un savant illustre m'a laissé une impression d'autant plus vive que, pendant tout le reste de ma carrière de collectionneur, je n'ai jamais eu qu'à me louer des conservateurs de la Bibliothèque et du Louvre, toujours empressés à me rendre les petits services que j'attendais d'eux.

II. — LES MÉDAILLONS DE TARSE¹

Un beau jour de printemps, comme je me trouvais à Paris, je reçus la visite d'un courtier en antiquités ; il avait vu, chez un orfèvre du Palais-Royal, quelques Orientaux qui exhibaient d'énormes médailles en or. A cette époque, je collectionnais de préférence les médaillons romains ; j'en avais déjà réuni un assez grand nombre, parmi lesquels quelques pièces rares et même uniques. Sans perdre une minute, je cours chez l'orfè-

1. Longpérier, *Œuvres*, éd. Schlumberger, t. III, pl. IV-VII.

vre, en compagnie de mon courtier. L'orfèvre nous dit que les Orientaux avaient déménagé la veille et qu'il ignorait leur nouvelle adresse. Consterné, j'expédiai le courtier aux informations et je me rendis chez MM. Rollin et Feuardent. M. Feuardent avait vu les médaillons ; il m'en fit un pompeux éloge, ajoutant qu'en dehors des quatre grands médaillons, il y avait encore un assez grand nombre de bijoux d'or provenant de la même trouvaille. Lui aussi, malheureusement, ignorait l'adresse des vendeurs. Rentré chez moi, je trouvai le courtier qui avait fini par découvrir nos Orientaux : ils s'étaient établis dans une villa meublée à Bellevue. Nous y allâmes le lendemain, mais une nouvelle déconvenue nous attendait. Au reçu d'une lettre du Musée Britannique, les marchands venaient de partir pour Londres. Croyant tout espoir perdu, je me résignai non sans amertume...

Peu de temps après, le hasard me conduisit chez MM. Rollin et Feuardent, auquel je confiai mes déboires. M. Feuardent me dit alors que les Orientaux étaient revenus de Londres, que le Musée Britannique n'avait rien voulu conclure avant que le consul anglais n'eût fait une enquête à Tarse, le lieu de la trouvaille ; sur quoi les marchands, impatientés, étaient repartis pour le continent. Leur dessein arrêté était de ne vendre leur découverte qu'en bloc. Ils avaient fini par accepter le prix proposé par M. Feuardent pour le lot de bijoux, mais à la condition qu'il leur achèterait aussi les quatre médaillons au prix de 50,000 francs. M. Feuardent ayant refusé, les négociations s'étaient trouvées rompues et les Orientaux avaient quitté Paris le soir même pour retourner dans leur pays. Comme j'habitais alors la banlieue, M. Feuardent n'avait pu me prévenir à temps. On se figure mon désappointement. Me voyant si affligé, M. Feuardent me dit que, si je voulais payer les quatre médaillons 50,000 francs, il prendrait le reste de la trouvaille ; qu'il pouvait télégraphier à son correspondant de Constantinople de guetter les porteurs du trésor au moment de leur passage dans cette ville et de leur dire qu'on acceptait leurs offres à Paris. Après quelques jours

d'incertitude, une dépêche vint m'annoncer le retour à Paris de l'un des marchands : cette fois, il n'y eut plus de difficultés et je devins l'heureux possesseur des médaillons. Peu d'années après, comme le goût des médaillons romains m'était passé, je consentis à céder ces quatre merveilleux objets au Cabinet des Médailles, dont ils sont aujourd'hui, avec la grande médaille d'Eucratide, parmi les plus beaux ornements.

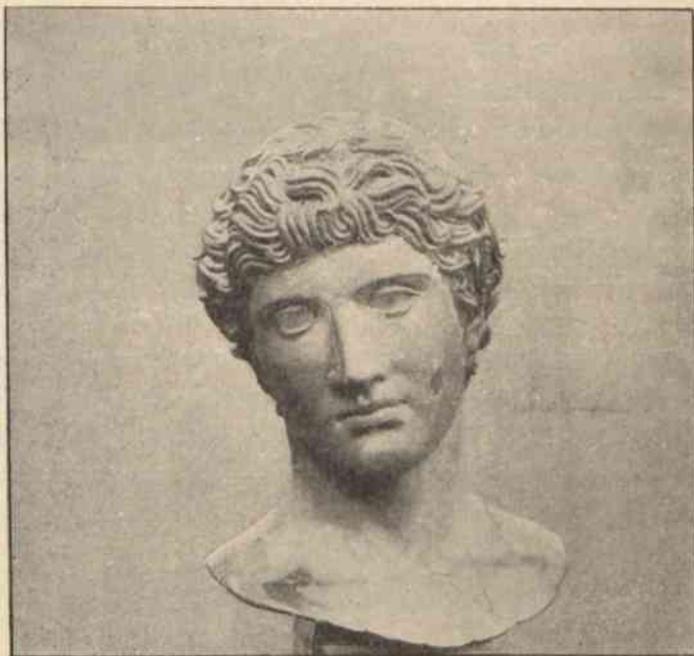


Fig. 1. — Buste d'Herculanum (Musée du Louvre).

III. — LE BUSTE EN BRONZE DIT DE BÉNÉVENT¹

Vers 186..., j'eus l'occasion de voir cet admirable bronze chez

1. *Monuments Piot*, t. I, pl. X. Nous reproduisons (fig. 1) une photographie du buste, faite à Paris avant son entrée au Louvre.

M. Jules Sambon, antiquaire, demeurant alors à Naples. Sambon venait de l'acquérir à Bénévent, où il se trouvait entre les mains d'un riche seigneur. Aless. Castellani avait fait de vaines tentatives pour l'acheter; Sambon fut plus persuasif ou plus heureux. *Ce buste n'a pas été découvert à Bénévent*; il provient des fouilles d'Herculanum et avait été donné au seigneur bénéventin par le roi Ferdinand de Naples (Bomba).

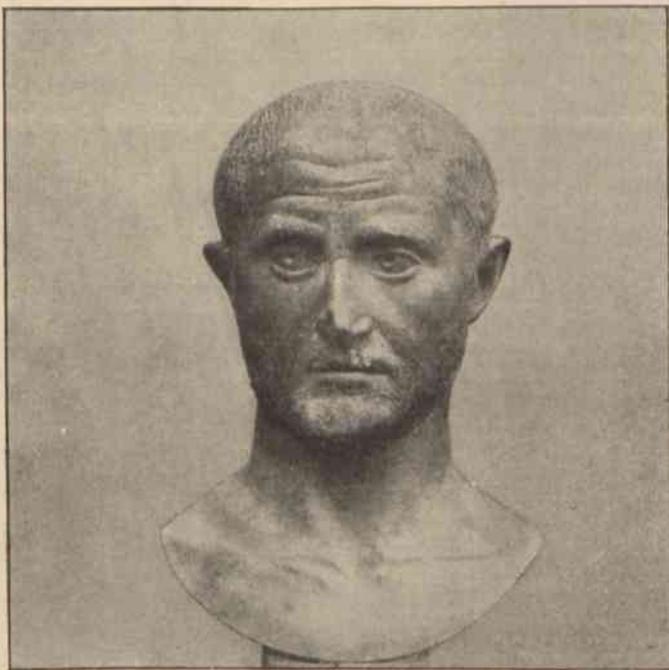


Fig. 2. — Portrait d'un personnage romain (Musée du Louvre).

A mon tour, j'achetai le buste à Sambon, conjointement avec un autre buste romain de basse époque : je payai le tout 100,000 francs. Ce second buste, qui n'est pas sans caractère, se trouve aujourd'hui au Louvre, dans la galerie qui précède la salle des bronzes; je n'en connais pas l'origine (fig. 2).

Peu d'années après, je cédaï ces deux bustes, en même temps

que d'autres bronzes importants, à l'empereur Napoléon III, qui en fit don au Louvre.

Je puis affirmer qu'à l'époque où je cédai le buste dit de Bénévent, les yeux n'étaient pas évidés, comme ils le sont aujourd'hui, mais remplis d'une substance blanche; c'est ce dont témoigne, du reste, sans qu'il puisse y avoir aucun doute à cet égard, l'ancienne photographie que nous reproduisons (fig. 1).

IV. — LE MIROIR A RELIEFS AVEC APHRODITE PANDÉMOS¹

Un riche tombeau ayant été découvert à Palestrine, tout le butin fut transporté à Rome pour y être vendu. J'eus la chance d'assister au déballage; séance tenante, je fis mon choix et acquis les deux pièces capitales de la trouvaille, le miroir à reliefs (Aphrodite Pandémos) et un autre miroir de très grande dimension, avec un relief représentant Dionysos sur une panthère. Le premier fit partie du lot de bronzes que je cédai à Napoléon III avec la tête d'éphèbe; je parlerai du second dans le paragraphe suivant.

V. — L'HERCULE DE FOLIGNO²

Pendant les six dernières années du règne de Pie IX, M. François Martinetti occupait le premier rang parmi les antiquaires de Rome. Sa parfaite honnêteté, son savoir, sa singulière habileté à nettoyer les bronzes et les monnaies lui ont conservé ce rang jusqu'à nos jours³. Tous les amateurs d'antiquités qui vivaient à Rome, savants, archéologues et marchands, avaient pris l'habitude de se réunir au *Negozio Martinetti*, où l'on passait des heures agréables à deviser sur les nouvelles trouvailles. On rencontrait là J.-B. de Rossi, le P. Gar-

1. *Monuments Piot*, t. I, pl. XX.

2. Musée du Louvre. Inédit (planche XIII.)

3. Martinetti est mort à Rome le 31 octobre 1895, regretté de tous ceux qui ont eu plaisir et profit à le connaître.

rucci, les savants allemands de l'Instituto; les séances étaient longues et animées, pendant que le maître du *Negozio* poursuivait, tout en causant, le nettoyage de quelque bronze oxydé.

Un jour, l'avocat Lovatti tenait le dé de la conversation; il racontait l'issue d'un long procès entre un M. Guardabassi, riche propriétaire de Pérouse, et M. Bonichi, antiquaire à Rome, qui avait été débouté par le tribunal. Voici de quoi il s'agissait. Bonichi, allant en tournée d'antiquaire, s'était arrêté à Foligno. Dans le voisinage de cette ville, il vit, entre les mains d'un paysan, une belle jambe de bronze. Comme il encourageait celui-ci à poursuivre ses recherches, le *campagnolo* lui avoua que le reste de la statuette avait été aussi exhumé, mais se trouvait entre les mains d'un ami demeurant dans les environs. Bonichi y courut; mais l'ami était absent depuis plusieurs jours; cependant sa femme ne fit aucune difficulté pour montrer le torse de l'Hercule, auquel il manquait la jambe appartenant à l'autre paysan et le pied avec le bas de l'autre jambe. Le bronze était de toute beauté, d'une patine et d'une conservation remarquables. Malheureusement, en l'absence du mari, la femme ne pouvait traiter ni même indiquer un prix. Bonichi partit, laissant à la femme de quoi lui télégraphier à Rome pour lui apprendre le retour de son mari et le prix qu'il demanderait. Il prit aussi la précaution de repasser chez le premier paysan, auquel il acheta la jambe. Revenu à Rome, il y attendit en vain des nouvelles de Foligno. Énervé, Bonichi prit la route de cette ville et eut la douleur d'apprendre, en arrivant, que le torse avait été vendu à M. Guardabassi, collectionneur habitant Pérouse. Là-dessus, fort inconsidérément, l'antiquaire romain intenta un procès à M. Guardabassi, fondant sa réclamation sur les quelques *paoli* qu'il avait laissés à la femme du paysan pour frais de télégramme; c'étaient, prétendait-il, des arrhes. Le procès traîna pendant des années; enfin, Bonichi le perdit.

Furieux, l'antiquaire refusa toutes les offres de M. Guardabassi, qui lui proposait de fortes sommes pour la jambe qui manquait à son Hercule.

Fort amusé de ce récit, je conçus l'idée de me rendre successivement maître des deux morceaux de la statuette. Je commençai par aller chez Bonichi, chez lequel j'avais déjà remarqué la jambe de bronze, mais sans jamais lui en avoir demandé le prix. Quand j'abordai ce chapitre, le marchand me répondit d'abord par une histoire : il avait trouvé cette jambe en plantant un arbre, dans une vigne qu'il possédait près de Naples et, espérant un jour découvrir le reste, il ne voulait pas s'en défaire. Alors je lui racontai son procès avec Guardabassi. Bonichi finit par avouer que j'étais bien informé, mais que je devais comprendre sa répugnance à se séparer de cette jambe, de peur qu'elle ne tombât un jour entre les mains de son heureux rival. Je ne pus le fléchir qu'au prix de 100 *scudi* et en lui donnant ma parole d'honneur que je ne céderais jamais la jambe ni à Guardabassi ni à aucune personne qui fût en état de la lui revendre!

Le plus difficile restait à faire. Je m'adressai à l'avocat Lovatti, ami de Guardabassi, qui lui avait montré son Hercule à Pérouse. Il me conseilla de tenter Guardabassi par quelque échange, car, collectionneur passionné et fort riche, il ne consentirait jamais à se dessaisir de son trésor contre des *scudi*. Lovatti mit le comble à son obligeance en m'offrant de se charger de la négociation. Je songeai alors à mon grand miroir de Palestrine, avec Dionysos en relief sur une panthère. C'était un magnifique morceau : il triompha des hésitations de Guardabassi. A ma grande joie, je pus reconstituer l'admirable statuette ; Martinetti souda la jambe droite, ajouta le bas de la jambe gauche et le pied, qui manquaient dès l'origine de la trouvaille, et dressa le tout sur une base antique. J'emportai le bronze à Paris, où il fut compris dans le lot que je cédai à Napoléon III.

A quelque temps de là, me rendant en Égypte, je couchai à Foligno; en quittant le lendemain cette ville, je découvris dans la vitrine d'un marchand ambulant de cigares et d'eau-de-vie le bas de jambe avec le pied qui manquait encore à l'Hercule et

que Martinetti avait été obligé de refaire en bronze. J'achetai le précieux morceau et l'envoyai au Louvre; on peut l'y voir encore aujourd'hui à côté de l'Hercule, car on n'a pas voulu dessouder le pied moderne. Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que Martinetti, en 1894, m'a dit qu'il possédait la massue du même Hercule, découverte depuis peu au même endroit et qui manque encore à la statuette!

Je suis heureux d'annoncer, en terminant, une bonne nouvelle : ce quatrième morceau, qui m'a été gracieusement offert par le fils de Martinetti, vient d'aller rejoindre au Louvre les trois premiers, qu'une succession de hasards heureux m'a seule permis de réunir comme je l'ai dit.

VI. — INTAILLES ET CAMÉES

Pour arriver à connaître réellement les pierres gravées, il ne suffit pas d'un travail prolongé et assidu. Il faut surtout être prédisposé pour cela : c'est comme un don que l'on reçoit en naissant. Alessandro Castellani, le célèbre antiquaire, n'avait encore, en 1865, aucune science de l'antique, mais son intelligence innée des choses d'art était telle qu'il devint, en peu d'années, un connaisseur éminent tant de l'antiquité que de la Renaissance. Eh bien ! Malgré son étonnante facilité d'assimilation, malgré la finesse et la délicatesse de son goût, il ne s'entendit jamais en pierres gravées; bien que des milliers de ces objets aient passé par ses mains, il se laissa toujours tromper non seulement par des imitations du *xvii*^e siècle, mais par des faux tout à fait modernes, de vulgaires contrefaçons!

Les personnes mêmes qui sont douées à cet égard doivent faire leur éducation, et cela non pas en étudiant des empreintes ou, pis encore, des dessins, mais en maniant les pierres elles-mêmes. L'habileté qu'on acquiert ainsi peut même être diminuée et compromise si l'on s'attarde à regarder des gravures représentant des gemmes — gravures dont les meilleures ne

valent rien (je ne parle pas de photographies). L'œil et le jugement se raffermissent bien vite quand on revient à la manipulation des originaux.

Les principaux points à considérer pour l'artiste sont le sujet, le style, la matière et la forme donnée à la pierre. Mais le connaisseur doit encore étudier la technique à l'aide d'une forte loupe, examiner les parties polies et mates de l'intaille, le poli des parties non gravées sur les deux faces de la pierre, l'usure occasionnée par l'emploi plus ou moins prolongé du cachet dans l'antiquité, l'usure des fonds gravés et celle des rebords de la gravure.

Les gemmes du xvi^e siècle se reconnaissent parfaitement aux compositions et au style, qui ont bien le caractère de cette époque. Mais il est bien difficile de se mettre en garde contre les imitations du xviii^e siècle et des premières années du xix^e. Non seulement les artistes de ce temps, dont plusieurs étaient de grands artistes, ont scrupuleusement copié l'antique, mais ils ont trouvé des procédés pour user les pierres et leur donner une apparence d'authenticité. La sécheresse des contours, une certaine mièvrerie, l'usure *uniforme* de toutes les parties sont cependant des indices propres à éclairer le vrai connaisseur. Mais celui-ci ne les détaille pas : il en reçoit une impression générale qui est plus probante que tous les raisonnements.

A ce propos, je veux dire quelques mots de la grande aigemarine du Cabinet des antiques, où l'on voit le portrait de Julie, fille de Titus, gravé par Evodos¹. J'avais, à plusieurs reprises, exprimé une opinion défavorable sur l'authenticité de cette gemme. Je viens de la revoir; grâce à la courtoisie de M. de La Tour, j'ai pu l'examiner hors de sa monture, avec une excellente loupe. Je dois dire que, sans répudier absolument mon scepticisme, je le sens aujourd'hui très ébranlé. D'abord, je déclare ne pas connaître les anciennes empreintes de cette pierre qui, d'après

1. Voir la bibliographie et l'histoire de cette pierre dans les *Pierres gravées* de M. S. Reinach, p. 168 (pl. 134).

M. Furtwaengler, différent un peu de celles qu'on a faites plus tard; la chose serait cependant très importante à vérifier, car on pourrait alors admettre que l'original, cassé ou volé, a été remplacé dans l'ancienne monture par une copie. Quoi qu'il en soit, mon dernier examen m'a convaincu que le style et la gravure n'autorisent aucun soupçon. L'usure des rebords des parties gravées paraît bonne; il est vrai qu'elle est facile à imiter. Ce qui est plus inquiétant, c'est l'usure du dos de la pierre et surtout du champ poli et non gravé autour du buste de Julie. Ce poli est couvert d'une usure *incontestablement intentionnelle*; les surfaces polies sont égratignées, non pas accidentellement, mais d'une manière *voulue et peu habile*. Je reste cependant indécis, parce que la forme même de la pierre est un argument considérable en sa faveur. Cette énorme aigüe-marine d'une très forte épaisseur et de silhouette ovale n'est pas d'une forme parfaite; si le bas de l'ovale est irréprochable, le haut est défectueux, parce qu'un défaut de la matière a forcé le tailleur de la gemme à lui donner vers le sommet un double mamelonnage légèrement cordiforme. A l'époque de Titus, une aigüe-marine de cette taille devait être d'une extrême rareté; l'on comprend que l'artiste, pour ne pas diminuer l'épaisseur de la gemme, ait préféré lui laisser ce mamelonnage. De nos jours, une aigüe-marine de cette grandeur, quoique rare, n'est pas trop difficile à obtenir; l'artiste moderne qui aurait copié sur une empreinte le buste de Julie n'aurait pas laissé subsister l'imperfection dont il a été parlé, mais eût abaissé de quelques lignes le plan supérieur de la pierre. En somme, c'est la comparaison des anciennes empreintes avec la gemme du Cabinet des antiques qui peut seule, à mon sens, autoriser une affirmation ou une négation.

L'aigüe-marine du Cabinet des antiques m'amène naturellement à parler du cristal de roche gravé par Eutychès et acquis, à la vente Amilcare Ancona, par le Musée de Berlin¹. Cette pierre célèbre, décrite dès le xv^e siècle par Cyriaque d'Ancone, a passé

1. S. Reinach, *Pierres gravées*, p. 169, pl. 134.

depuis par les collections de l'amiral vénitien Bertuccio Dolfin, de Salviati, de la connétable Colonna, du prince Avella, du baron de Schellersheim; pendant qu'elle appartenait à ce dernier, elle fut brisée par l'orfèvre Torri qui devait la monter, puis acquise par le marquis Strozzi, après la mort duquel elle fut vue dans le commerce à Milan et achetée par Ancona. M. S. Reinach, dans son ouvrage sur les pierres gravées, a cité le jugement défavorable que j'ai exprimé sur cette pierre. Je crois devoir en dire ici les raisons. Mon opinion était fondée sur l'étude personnelle d'une pierre que j'ai eue plusieurs fois entre les mains et que j'ai refusé d'acquérir, parce que je la considérais comme l'œuvre d'un faussaire moderne. Le cristal de roche, malgré sa très grande épaisseur, a été brisé en plusieurs morceaux par des *coups de marteau* vigoureusement appliqués sur le dos de la pierre; la trace des coups est restée marquée par une auréole mate de la dimension d'une pièce de cinquante centimes. Le reste des surfaces, tant dessus que dessous, est poli, sans aucune trace d'usure. Les morceaux étaient recolés, mais il manquait un fragment profond et un triangle aigu à la poitrine d'Athéna; enfin la pierre n'avait aucune espèce de monture quand je l'examinai. Le livre de M. S. Reinach m'a appris que, après l'acquisition de la gemme par le Musée de Berlin, M. Furtwaengler enleva lui-même *la monture* de la pierre et découvrit en dessous le restant du mot ΕΠΟΙΕΙ alors que, dans les nombreuses publications antérieures, on n'avait donné que l'abréviation ΕΠ. Ayant vu la pierre nue et sans monture (je ne puis me rappeler aujourd'hui l'inscription), je fus très surpris de ce que M. S. Reinach m'apprenait et j'en écrivis à M. Furtwaengler. Celui-ci me répondit par l'envoi de son article sur la pierre d'Eutychès (publié dans le *Jahrbuch* de 1893)¹ et me donna une description très exacte de la pierre de Berlin. Cette description m'a convaincu que la pierre de Berlin *n'est pas identique à celle qui m'a été offerte*. Cette dernière est bien fausse;

1. *Jahrbuch des Instituts, Anzeiger*, 1893, p. 100.

pour celle de Berlin, je ne puis rien dire, car il me paraît certain que je ne l'ai jamais vue. Les cassures de la pierre de Berlin, en particulier, sont bien différentes de celles de la gemme qui m'a été communiquée tant à Rome qu'à Paris. Cette dernière serait fort intéressante à retrouver; je ne sais où elle se cache actuellement.

La méfiance des amateurs en matière de gemmes, due surtout aux publications de Kochler, a eu pour heureux résultat de mettre fin à la fabrication des pierres gravées. On ne trouverait plus en Europe un seul graveur capable de donner le change en imitant une intaille antique. Celles qu'on fabrique encore dans quelques villes sont misérables et se distinguent à première vue.

Distinguer les camées antiques des camées modernes est une chose infiniment plus difficile. Par sa destination même, le camée était soustrait à l'usure; voilà donc un criterium important qui fait défaut. Un bon graveur de nos jours, qui copierait servilement un sujet antique sur un gros fragment de camée antique également, pourrait tromper les connaisseurs les plus experts. En matière de camées dont on ne connaît pas l'histoire, je crois donc que ce sont les sceptiques qui ont raison.

VII

Mon voyage et mes fouilles en Égypte ont exercé une grande influence sur le reste de ma vie, car, depuis cette époque, le goût de l'antiquité s'est de plus en plus développé en moi. Un an après mon retour d'Égypte, je pris la résolution d'aller vivre dans des pays où je serais en mesure de satisfaire mes goûts naissants. En 1862, je fixai ma résidence à Naples, où j'achetai une villa, et, sans plus attendre, je fis mes préparatifs pour entreprendre des fouilles dans les environs. J'en parlai à un de mes amis, M. A. Bovet, secrétaire du consulat de France; il me fit faire la connaissance de M. le marquis de Gibaut, qui se proposait aussi d'entreprendre des fouilles dans la nécropole de Cu-

mes. Le marquis consentit très aimablement à m'associer à son entreprise. Pendant l'hiver de 1862 à 1863, nous ouvrimus quelques centaines de tombeaux; on en retira une immense quantité de vases peints et de menus objets, mais pas une seule antiquité de premier ordre. Ne voulant pas continuer sur un terrain aussi ingrat, je me retirai de l'association.

Entre temps, j'avais visité à plusieurs reprises les fouilles de Pompéi. Ces travaux si intéressants avançaient avec une lenteur extrême; on ne déblayait pas plus de trois ou quatre maisons dans le courant d'un hiver. Je proposai à qui de droit d'entreprendre à mes frais la fouille de tout un quartier de Pompéi, en laissant à l'État non seulement la direction scientifique des fouilles et la propriété des objets découverts, mais le choix des ouvriers et des surveillants. Je me réservais seulement le droit d'augmenter ou de diminuer à mon gré le nombre des ouvriers et, bien entendu aussi, celui d'assister en tout temps aux travaux. Je m'engageais à terminer la fouille de tout un quartier en deux ou trois hivers. A ma stupéfaction, on rejeta mon offre et ce fut assez longtemps après que je connus le motif de ce refus. L'État entretenait un grand nombre d'employés payés, tant pour fouiller que pour surveiller les fouilles; ces employés avaient intérêt à faire durer les travaux le plus possible et ne voulaient pas que l'on vint troubler leur quiétude.

Débuté de ce côté, je cherchai ailleurs.

Capoue était trop loin de ma villa et je tenais à ne pas perdre de vue mes ouvriers; je m'établis donc à Baïes, l'ancien lieu de délices des Romains, qui y avaient déployé un luxe inouï dans leurs villas, le long de la mer et sur les bords du lac Averné. Un second hiver fut employé à y faire des recherches. Nous découvrimus beaucoup de ruines de villas, mais dépourvues de tout objet d'art et même d'ornement. Pas une statue, pas un buste, pas un bas-relief, pas même une colonne ou un chapiteau! Rien qu'une grande quantité de plaquettes en marbres de diverses couleurs qui avaient servi à décorer les murs de ces somptueuses habitations. Le déménagement ou le pillage s'é-

taient opérés avec une méthode qui ne laissait rien à glaner aux tard-venus. Je compris que je n'avais rien à espérer dans les environs de Naples; je cherchai dès lors à trouver acheteur pour ma villa et à transporter mes espoirs à Rome, la capitale du monde antique.

La chance me favorisa : la villa fut vendue à un Anglais et j'allai tout de suite me fixer à Rome.

VIII

Avant de parler de mon séjour dans cette ville, je vais dire ici quelques mots d'Alessandro Castellani, dont j'avais fait la connaissance à Paris pendant l'été de 1862 et que je revis à Naples, où il comptait s'établir, vers la fin de l'automne de la même année.

A cette époque, Alessandro Castellani était fort loin de posséder les connaissances qu'il sut acquérir plus tard. Nous commençâmes ensemble notre éducation, je n'ose dire d'archéologues, mais d'amateurs et de collectionneurs. Je courais les environs et les boutiques d'antiquaires, faisant main basse sur tout ce qui me tentait. Mes goûts me poussaient de plus en plus vers les pierres gravées, tandis que Castellani avait un faible pour les vases peints. Nous nous rencontrions tous les jours; Castellani, témoin de ma passion naissante pour la glyptique, me proposa d'écrire aux parents et connaissances qu'il avait à Rome, sa ville natale — il avait été exilé en 1848, pour raisons politiques — en les priant de lui envoyer à Naples toutes les pierres gravées qu'ils se procureraient à Rome, où ce genre d'antiquités se trouvait alors en abondance. Le résultat fut tel qu'on aurait pu le prévoir. J'étais encore tout à fait novice dans la partie et Castellani n'y entendait guère davantage. En quinze mois, j'eus réuni pour *cent vingt-cinq mille francs* de pierres gravées, dont les trois quarts étaient modernes, ce dont nous étions alors loin de nous douter. Vers la fin, cependant, de cette période d'ap-

prentissage, mes yeux se dessillèrent peu à peu, sous l'influence des conseils de quelques amis expérimentés et aussi par la comparaison du gros de ma dactyliothèque avec quelques pièces de premier ordre qui, heureusement, m'avaient été vendues avec le reste. Écœuré de mes bévues, je vendis toute ma collection à Castellani pour le quart de ce qu'elle m'avait coûté. Mieux inspiré que moi, Castellani écarta de la collection presque toutes les pierres *évidemment* fausses, y laissa les douteuses, qui étaient en grand nombre, ajouta d'autres acquisitions faites plus tard et finit par vendre le tout au Musée Britannique. Ce fut une dure leçon pour moi, mais une bonne leçon ; dès lors, je compris la nécessité d'étudier à fond la glyptique et je le fis avec une ardeur dont je crois avoir été récompensé. Tel fut le sort de ma première collection de gemmes.

A. Castellani était un charmeur, qui se rendait sympathique à tout le monde, même à ses nombreux adversaires politiques. Il était non seulement républicain, mais démagogue (*rouge*, comme on disait alors) ; seulement, il n'en laissait rien percer en dehors des réunions politiques où il se rendait et sa courtoisie, la noblesse de ses manières lui ouvraient l'accès des maisons les plus aristocratiques. Comme il était, en même temps, devenu fort expert en antiquités, il sut si bien profiter de ses relations dans le « grand monde » qu'en peu d'années tous les trésors d'art et d'antiquités que renfermaient les dites maisons nobles passèrent entre ses mains, pour aller ensuite enrichir les collections privées de Londres, où il s'était fait beaucoup d'amis. On se demande qui fit les premiers frais de ces acquisitions qui fondèrent la fortune de Castellani ; car il achetait cher, pour se faire avantageusement connaître en Italie, quitte à revendre plus cher encore. Les premiers fonds lui furent avancés par des gens qui savaient apprécier ses talents et son « flair » ; ses premières affaires furent faites de compte à demi avec les prêteurs. Cela ne dura d'ailleurs que quelques mois. Bientôt Castellani eut des ressources suffisantes pour pouvoir se passer d'associés et les années qui suivirent ne firent qu'augmenter sa réputation. Je

le quitte maintenant; nous le retrouverons à Rome, à la suite de l'armée piémontaise, en 1870.

IX

Me voilà fixé à Rome en 1865, pourvu d'une fort modeste collection d'antiquités acquises à Naples, mais bien décidé à l'augmenter tant par des achats que par des fouilles. Je venais, depuis peu d'années, d'hériter d'un majorat qui me donnait de gros revenus; je me proposais de les employer à satisfaire mes goûts, d'autant plus que les circonstances, comme je vais le dire, étaient exceptionnellement favorables.

La Rome où je me trouvais en 1865 était encore un vrai paradis pour les amateurs et les acheteurs d'antiquités.

Sous le règne de Pie IX, la Ville éternelle avait conservé une allure patriarcale, je dirai même provinciale. A bien des égards, on eût pu se croire au XVIII^e siècle; le président De Brosses aurait pu se retrouver dans cette Rome qu'il a décrite d'un pinceau si vivant. La tranquillité qui y régnait, la parfaite liberté qu'on laissait à tous ceux qui ne s'occupaient pas de politique, l'accueil aimable et familier qui était fait aux étrangers par les cardinaux, l'aristocratie et la bourgeoisie, la vie simple et calme que l'on y menait, les nombreuses distractions qui s'offraient à vous, enfin l'atmosphère artistique et scientifique qu'on y respirait — motivaient un afflux immense d'étrangers riches, de savants, de grands seigneurs, de souverains, qui venaient passer des hivers entiers dans la capitale des Pontifes. Les bons Romains en tiraient profit et bénéfice assurés.

Le culte des antiquités était fort en honneur dans une pareille atmosphère, sous l'œil bienveillant du baron Pier Ercole Visconti, directeur des fouilles et des musées pontificaux, grand dispensateur des permis de recherches, de vente et d'exportation. Sous son administration paternelle, tout était facile et s'obtenait

de la meilleure grâce du monde. On peut se figurer que les marchands d'antiquités étaient nombreux et bien achalandés. A cette époque, la ville de Rome était encore remplie de jardins, de vastes villas, d'emplacements inoccupés, de vignes; en dehors des portes, ce n'étaient que vignes, jardins maraîchers, terrains de pâturages; les travaux des champs et des jardins, comme les constructions que l'on faisait dans Rome même, fournissaient journallement une abondante pâture aux marchands et à leur clientèle. Parmi les premiers, le plus estimé et le plus habile était ce Martinetti que nous venons de perdre et dont j'ai déjà eu l'occasion de parler à propos de l'Hercule de Foligno. Un autre marchand très connu et très fréquenté était le vieux Depoletti, dont la boutique contenait toujours nombre d'antiquités récemment découvertes, entre autres des pierres gravées et des monnaies romaines. C'est Depoletti qui me vendit cette rarissime et splendide médaille d'Annia Faustina, grand bronze à fleur de coin qui est aujourd'hui un des bijoux du Cabinet de Berlin. Depoletti avait un peu de tout, et même pas mal d'objets faux, car il ne s'y connaissait guère; il demandait souvent un gros prix d'un objet faux ou commun et laissait pour peu d'argent des antiquités fort précieuses. Ce bon vieillard était d'ailleurs honnête; s'il lui arrivait de vendre des faux, c'était de bonne foi. Je me souviens d'être venu un jour chez lui et d'avoir trouvé une grande salle encombrée de statuettes de bronze fausses à faire peur. Comme Depoletti me montrait ses acquisitions nouvelles avec joie et orgueil, je lui fis observer qu'il était bien étrange de trouver ainsi réunies quelques dizaines de statuettes représentant toutes, en réduction, les principales statues célèbres dispersées dans les musées de l'Europe. « Eh! mais, c'est justement en cela que consiste l'importance de la trouvaille, répondit le vieil antiquaire; car il est évident qu'on a mis la main sur une collection faite par un amateur romain qui avait réuni dans sa villa les réductions des meilleures sculptures connues! » En présence de cette colossale naïveté, je me tins coi, ne voulant rien dire qui pût chagriner Depoletti; je m'abstins donc de lui faire remarquer qu'à toutes

les réductions manquaient justement les parties qui faisaient défaut aux originaux !

Le vieux Capobianchi était établi dans la *Via del Babuino* ; il n'avait pas beaucoup d'objets, mais tous étaient de choix et se vendaient par suite très rapidement. Un jour, dans une tournée en Sicile, il eut la chance d'acquérir une quantité considérable de fonds de coupes chrétiennes en verre, ornées, entre deux épaisseurs de verre, de disques avec sujets et inscriptions dorés des premiers siècles du christianisme. Ces verres furent publiés par le P. Garrucci et prirent le chemin de l'Angleterre, où ils furent bien vendus pour l'époque ; aujourd'hui, le prix de ces verres si rares et si recherchés a triplé et peu de Musées en possèdent un certain nombre.

L'antiquaire Abbati s'occupait exclusivement de camées et d'intailles. Il était vraiment connaisseur et ne manquait pas de goût. Son défaut, comme commerçant, était d'être plutôt amateur que marchand ; aussi ne consentait-il à vendre qu'à des prix exagérés, ce qui fait qu'il vendait peu et se trouvait souvent gêné. Alors, ayant envie d'une belle intaille, il était obligé de vendre secrètement à un confrère, pour la moitié du prix qu'il avait refusé d'un voyageur, quelque belle pierre de sa collection. Ce n'est qu'à sa mort que ses trésors ont été dispersés par des héritiers ignorants, qui firent vendre les gemmes aux enchères *par lots de 10 à 20 pièces assorties suivant leurs dimensions* ! On se figure les bonnes acquisitions que l'on fit à cette vente singulière, où tout fut donné plutôt que vendu. Mon ami M. Pauvert de la Chapelle, le plus fin connaisseur de gemmes que j'aie encore rencontré, sut choisir et bien choisir ; il eut encore la chance qu'un certain nombre de lots étant restés invendus, il lui fut permis d'y prendre les pierres qui lui convenaient à tant la pièce. De cette *exécution* il n'échappa que deux bonnes pierres, que les héritiers voulurent garder en souvenir du défunt ; quelques années après, les mêmes héritiers les vendirent à M. Pauvert de la Chapelle, à un prix dérisoirement bas.

X

Je n'en finirais pas si je voulais énumérer tout les magasins d'antiquités de l'ancienne Rome sous le règne de Pie IX. Le nombre en était très considérable parce que le métier était d'un bon rapport; en outre, il existait à Rome une infinité d'endroits où l'on pouvait se procurer des antiquités fraîchement exhumées. Ainsi, pour citer un exemple, à la villa Massimo, en face de Saint-Jean de Latran, habitait un certain Checco, portier de la villa. Ce petit vieux se promenait chaque matin dans les vignes voisines, étant en relations amicales avec tous les vigneron et leurs ouvriers; on lui vendait pour quelques sous les trouvailles qui venaient d'être faites et tous les jours on pouvait venir chez lui, sûr de trouver des pierres gravées ou des médailles. Le bonhomme n'avait aucune connaissance de la valeur des objets, mais il avait du goût et de la chance; son heureux instinct le poussait sans cesse à acheter d'excellentes pierres. Il les revendait à fort bon marché, tout en y trouvant son compte; aussi sa porte était-elle assiégée par les antiquaires de Rome, dont il fut longtemps le fournisseur. Ensuite, les amateurs le découvrirent et lui payèrent des prix auxquels il était peu habitué; il finit alors par mettre de côté les meilleures trouvailles et ne les montra aux marchands qu'après les avoir fait voir aux amateurs.

Il y avait un autre Checco, digne pendant de son homonyme. Il tenait un débit de tabac à la Piazza Barberini; comme Checco I^{er}, il courait les vignes hors les murs de la ville et avait pour fournisseurs les campagnards qui, le dimanche, venaient acheter des cigares chez lui. Lui aussi avait la spécialité des belles pierres; il en avait d'excellentes à vendre toutes les semaines. C'est de lui que M. Pauvert de la Chapelle obtint le camée signé *Diodote*¹ et plusieurs intailles de toute beauté.

La mort enleva les deux Checco à peu de temps l'un de l'autre

1. *Jahrbuch des Instituts*, 1889, p. 63, pl. II, 6. Sardonyx.

et avec eux les pierres gravées disparurent du commerce de Rome. On peut hardiment affirmer que pendant une quinzaine d'années ce sont les deux Checco qui ont fourni aux marchands et aux amateurs le plus grand nombre des belles pierres que le sol romain ait jamais données.

On trouvait encore des antiquités chez des commerçants qui étaient en contact direct avec les paysans et les ouvriers de Rome et des environs, par exemple : les droguistes, pharmaciens, marchands de vin, bijoutiers en faux, horlogers, coiffeurs, etc. Un de ces derniers, dont la misérable boutique se trouvait à la place Montanara, rendez-vous des paysans les jours de fête, voyait sa porte tellement encombrée par les marchands, acheteurs et vendeurs d'antiquités, qu'il ne pouvait, faute d'un jour suffisant, exercer son métier de barbier; il déménagea, mais, avec son exode, cessa la vogue de la *piazza* Montanara, devenue aujourd'hui un désert où l'on ne voit plus l'ombre d'une antiquité.

A l'époque de mon arrivée à Rome, cette *piazza* traversait une époque de splendeur qu'elle ne reverra plus jamais. En semaine, elle était calme et abandonnée comme aujourd'hui. Le samedi soir, après le coucher du soleil, elle commençait à prendre de l'animation, au passage des ouvriers de la ville quittant leurs travaux. Quelques courtiers d'antiquaires les harcelaient au passage, mais les affaires sérieuses étaient remises au lendemain. Enfin, voici l'aube du dimanche ! Bien avant l'aurore, de nombreux petits courtiers en antiquités viennent s'établir à poste fixe au coin d'une rue, lieu de passage des gens de la campagne se rendant à Rome, où la *piazza* Montanara était leur forum, où ils s'approvisionnaient pour toute la semaine et comptaient bien trouver des acheteurs pour les menus objets antiques qu'ils avaient découverts en travaillant leurs champs. Au lever du soleil, la place était déjà remplie et la foule des *contadini* ne cessait d'affluer. MM. les antiquaires de moindre envergure occupaient déjà chacun un poste privilégié, bien connu des paysans : les gros antiquaires ne se commettaient pas avec

la foule et attendaient, dans leurs boutiques, l'arrivée des vendeurs. Un peu plus tard, les amateurs et les collectionneurs faisaient leur apparition; aussitôt, de tous les coins et recoins de la place, on se dirigeait vers eux; courtiers et antiquaires exhibaient leurs acquisitions et les affaires marchaient sans désemparer tant qu'il y avait de la marchandise. Rarement le paysan vendait directement à l'étranger; tout passait par les mains des intermédiaires, qui empochaient de beaux bénéfices. Quelques paysans et ouvriers, plus malins que les autres, suivirent les amateurs et parvinrent à découvrir leurs domiciles. Ils tentèrent alors d'aller les trouver chez eux et, comme le résultat de leurs démarches fut brillant, leur exemple en entraîna d'autres. Ce fut le signal des premières défections qui nuisirent à la place Montanara. Les abords de cette place étaient garnis de boutiques d'antiquaires de deuxième ou de troisième ordre; chaque *negozio* avait ses fidèles *contadini*. Dans ces *negozj* borgnes se tenaient presque constamment des pensionnaires de l'École archéologique de Rome (Institut allemand du Capitole), quelques numismates et même de gros marchands romains. On laissait le maître de la boutique faire ses acquisitions, puis, aussitôt le marchand sorti, c'était une vraie *petite bourse* où les enchères étaient vives et animées. Souvent aussi, l'on voyait arriver un paysan portant, sous le pan de son long manteau, un objet faux à lui confié par un *birbante* de la ville, et, généralement, il se sauvait bientôt sous une pluie de quolibets. A cette époque heureuse, il faut avouer que les objets faux n'étaient ni en grand nombre ni bien imités, et cela par la bonne raison que les antiquités se trouvaient en abondance, que le commerce n'en était pas seulement connu et toléré, mais encouragé. Aussi, que de belles et rares choses cette place n'a-t-elle pas vu passer! Que d'affaires superbes ont été conclues en cet endroit! Je vais en citer quelques exemples qui me sont personnels.

Un pauvre diable de courtier marron refusait d'acheter à un campagnard un disque en bronze bien patiné, mais lisse et sans ornement, que le paysan avait infructueusement colporté par-

tout. Enfin, pour se défaire de l'importun, il lui en offrit cinq *bajoques* (cinq sous environ) et empocha si distraitement son acquisition qu'il l'oublia dans une de ses poches. Le marché achevé, il rentrait dîner au logis — tristement, car sa matinée n'avait pas été fructueuse. Tout en marchant, il mit la main dans sa poche et y sentit le disque. Il le retira et, tout pensif, continua son chemin, en tapotant machinalement cet objet dédaigné avec la clef de son logement. A un moment donné, un coup plus fortement donné sur le disque le fit ouvrir, car c'était une boîte ronde en bronze dont le couvercle avait pris corps avec la boîte par l'effet de la patine qui recouvrait tout. La boîte tomba à terre et il s'en échappa un médaillon en argent frappé à Rome à l'effigie d'Hadrien, d'une beauté, d'une conservation, d'une rareté extrêmes ! Tremblant de joie, notre bonhomme court le vendre à un antiquaire, qui lui en donna mille francs... et me le revendit le lendemain trois mille !

Le grand et superbe camée de ma collection, représentant une tête de Méduse vue de face et que j'ai payé fort cher, a été vendu à la place Montanara pour quelques *bajoques* ; le paysan le prenait pour un de ces pieds de réchauds romains (*scaldini*), qui sont généralement ornés d'un visage humain vu de face et qui sont très répandus dans les demeures des paysans aux environs de Rome. Le rarissime et énorme médaillon en argent de Priscus Attalus fut aussi vendu pour quelques sous, car le paysan le croyait en plomb et l'acheteur ne se piquait pas de délicatesse. Celui-ci le vendit pour quelques centaines de francs en plus à Martinetti, qui me le rétrocéda ensuite... en me le faisant payer son juste prix.

XI

Un jour que je rentrais chez moi, venant de visiter la *Piazza*

Montanara, je trouvai un paysan qui m'attendait dans l'antichambre. Cet homme avait pris l'habitude de m'apporter directement les objets qu'il découvrait. Cette fois il me montra une grande pâte de verre imitant une intaille et représentant une tête de Junon vue de profil. Je n'avais jamais rencontré une pâte de verre aussi belle ; si, au lieu d'une pâte, c'avait été une pierre, elle aurait pris rang parmi les plus précieuses gemmes que nous connaissions. Je demandai le prix : c'était trente francs. Bien que la pâte valût bien quelques centaines de francs, je me gardai de conclure l'affaire sans marchander, car — je le savais par expérience — c'eût été courir le risque de perdre l'objet. J'offris vingt francs. Après quelques débats et fausses sorties, le paysan me livra sa pâte. J'avais la conscience de devoir une compensation à ce pauvre diable, mais il fallait attendre une circonstance propice. Elle ne tarda pas à se présenter. Le même homme revint peu après et me présenta une médaille, grand bronze des plus communs et de conservation médiocre, valant un peu plus de deux à trois francs. Avec le plus grand sérieux, je portai la médaille à la fenêtre, la regardai à la loupe et finalement en demandai le prix : c'était le même que pour la pâte de verre. Je continuai à examiner la médaille, eu recours à mes livres et finis par déclarer que je me faisais un cas de conscience de lui prendre pour trente francs — à lui qui n'y entendait rien — un objet valant beaucoup plus. Bref, je lui offris trois cents francs. Sans dire un mot, tant sa stupéfaction était grande, le *villano* saisit la médaille et sortit d'un bond ; je restai seul, riant aux éclats. Le lendemain, j'appris par les antiquaires que mon homme courait de boutique en boutique et d'amateur en numismate, offrant la médaille pour cinq cents francs. On lui riait au nez, on lui offrait dix sous ou moins encore. Enfin, quelques jours après, le fuyard revint chez moi, l'oreille basse ; sans s'excuser de son incartade, il me dit qu'ayant été obligé, dans cette occurrence, de prendre conseil de sa femme, il avait été la trouver à la campagne ; vu son consentement, il s'était décidé à accepter mon offre et m'apportait la médaille. Je lui comptai son argent

et il se retira convaincu d'avoir eu à faire à un fou. Depuis, il me fit des visites continuelles, m'offrant tout ce qui lui tombait sous la main; mais la chance l'avait quitté et il ne trouva plus rien de bon.

Pendant l'époque de la splendeur éphémère de la *Piazza Montanara*, on n'y vit jamais apporter de marbres ni de statues un peu considérables en bronze. Ces grands objets ne se rencontraient guère qu'à Ostie et ailleurs, au cours des fouilles ordonnées par le gouvernement pontifical. On bâtissait peu à Rome et le peu de constructions exécutées pour le compte de l'État — comme la manufacture des tabacs et la gare du chemin de fer — ont mis au jour une infinité d'objets, mais point de grandes sculptures. Quelques trouvailles fortuites, comme le colossal Hercule en bronze doré exhumé au palais Righetti, furent acquises par ordre de Pie IX pour le Musée du Vatican, mais il n'y avait pas, sur la place de Rome, de statues à vendre. En revanche, il y avait une abondance extrême de petits objets et surtout de médailles, parmi lesquelles les pièces les plus précieuses. Dans le courant d'un seul hiver, et sans parler des pièces rares que je fus à même d'acquérir, j'achetai à Depoletti la splendide médaille en grand bronze d'Annia Faustina, la pièce d'or quasi unique de Caius César, l'*aureus* de Diaduménien et la pièce d'or unique de Fulvie!

XII

Je ne me contentais pas de courir les boutiques de Rome; sitôt installé, je songeai à entreprendre des fouilles. Mon ami A. Bovet avait, lui aussi, quitté Naples et venait d'être nommé secrétaire à l'ambassade de France à Rome. Notre amitié s'augmentait par la conformité de nos goûts archéologiques et nous résolûmes de collaborer à des fouilles. Un autre ami, celui-là très influent, me facilita toutes les démarches préliminaires: c'était le baron Pier Ercole Visconti, directeur général des Musées et des Fouilles de S. S. le pape Pie IX.

Une des promenades les plus pittoresques de Rome est sans contredit la voie Appienne, l'avenue des tombes. Là, on peut encore avoir l'illusion qu'on se trouve au milieu du monde antique. Nulle construction moderne ne vient rompre le charme de cette route, bordée, sur la longueur de plusieurs kilomètres, d'une rangée de tombes et de mausolées en ruines.

Le majestueux paysage de la campagne romaine, si plein de poésie dans son silence et sa solitude, berce l'esprit du spectateur dans une sorte de douce mélancolie. La seule rencontre qu'il puisse redouter est celle d'une bande de *forestieri*, qui, la lorgnette en bandoulière et *Murray* à la main, promènent bruyamment leur modernité sur le pavé antique de la Rome républicaine. Tout semble vous parler ici du glorieux passé, des grands hommes qui ont traversé ces lieux illustres; tout invite à des recherches ayant pour but d'exhumer des traces de leurs demeures ou de leurs tombeaux. C'est là que je résolus de commencer mes travaux.

La voie Appienne a été explorée depuis des siècles; pour trouver un endroit vierge, il faut s'éloigner beaucoup des portes de la ville. Je fis la connaissance du prier d'un couvent romain qui possède de vastes terrains en bordure de la voie Appienne, au delà de Casal-Rotondo. Sans trop de difficultés, je conclus une convention suivant laquelle je devais remettre au couvent le tiers des objets exhumés ou leur valeur à dire d'expert. Le baron Visconti me fit obtenir tout de suite une permission verbale et commencer les travaux avant que le permis en règle ne fût délivré, ce qui devait prendre quelque temps, à cause des formalités exigées par la loi. En attendant, mon ami Bovet avait acquis des outils et engagé pour moi une quinzaine de fouilleurs de profession sous la direction d'un *caporale*, avec un bon surveillant habitué à ces sortes de recherches. On se mit à l'œuvre. Bien avant l'aube, tous les matins, je quittais Rome et passais toute la journée sur le terrain des fouilles. Les travaux dans les environs de Rome sont fort agréables et facilités par la nature du sol, car la couche recouvrant le sol antique n'est pas épaisse; elle varie de 0^m,50 à 1^m,50 de hauteur, tandis que, dans l'intérieur de la ville,

elle a toujours au moins 8 mètres, pour atteindre parfois 25 et même 30 mètres de profondeur. On opère en plein air, au lieu de s'ensevelir dans une tranchée humide et sombre, que l'on doit évacuer à la moindre pluie. Inutile de dire que là où l'on fouille presque à la surface, il est plus aisé de surveiller les ouvriers. Ces ouvriers, généralement venus de la Sabine, sont tous d'une habileté incroyable à voler les objets qu'ils découvrent, et cela sous les yeux mêmes du surveillant. D'un coup sec donné avec un outil, ils savent faire sauter directement, du sol dans leur bouche, une pierre gravée qu'ils ont aperçue à leurs pieds. Quand la surveillance n'est pas très stricte, l'ouvrier se baisse, saisit l'objet entrevu et, s'il est d'un volume à ne pouvoir être dissimulé dans une poche, le rejette à un camarade qui se hâte de l'enfourer dans les terres de déblais ; la nuit venue, les compères viendront le prendre. J'établis un règlement que je conseille de suivre à ceux qui seront dans mon cas. Je fis savoir aux ouvriers que je leur payerais une prime pour tout objet trouvé qui aurait de l'importance à mes yeux, et que je leur abandonnerais tout menu objet auquel je n'attacherais pas de valeur ; j'ajoutai que l'on tiendrait un registre de toutes ces petites gratifications dont le total serait payé le samedi soir, au moment de la paye, et réparti également entre tous, qu'ils aient eu ou non de la chance en travaillant. Le résultat fut excellent, car les ouvriers se surveillaient les uns les autres ; comme, d'autre part, je donnais des gratifications lorsqu'on découvrait de gros objets impossibles à dissimuler et que je n'étais pas avare de cigares, j'ai été relativement bien servi, du moins tant que j'ai présidé moi-même aux fouilles ; dès que je m'absentai, il en fut tout autrement, comme on le verra plus loin.

XIII

Pendant les premières semaines nous ne découvrîmes guère

que des tombes pauvres, des citernes, des habitations misérables et dévastées. Malgré ces déceptions, je me plaisais infiniment aux fouilles, car l'espoir renaît sans cesse, et tout coup de pioche résonnant sur une pierre fait battre le cœur du fouilleur à l'idée d'une statue qui va se révéler à ses yeux. Un jour que nous étions à déjeuner, au moment du repas de midi, un berger, qui faisait paître son troupeau dans les environs, s'approcha timidement et demanda à me parler. Il me dit d'un air mystérieux qu'il me ferait connaître un emplacement où était enterré un trésor. Indigné du sourire que je ne pus dissimuler, il m'assura qu'il était absolument certain de son fait, car *plusieurs rêves consécutifs le lui avaient appris*. On lui donna quelques sous et une tartine avec un verre de vin; puis on le renvoya à ses moutons. Je crus en être débarrassé; mais voilà que le lendemain et les jours suivants mon entêté revient à la charge! Pour m'en débarrasser une bonne fois, je lui dis de me conduire à l'endroit mystérieux, qui se trouva être à un couple de kilomètres de l'endroit où nous étions et encore sur les terres du couvent. Il n'y avait sur le sol ni ruine ni débris d'aucune sorte. Je consentis à y mettre deux terrassiers pour quatre ou cinq jours et m'en allai. Le lendemain, quelques affaires m'appelant à Naples, je m'y rendis en laissant la direction des fouilles à mon surveillant. Le surlendemain de mon arrivée à Naples, mon surveillant me télégraphie qu'à l'endroit désigné par le pâtre on a déblayé la calotte d'une coupole de temple tombée toute d'une pièce et recouvrant un espace assez vaste. De dessous cette espèce de cloche on voyait la base et la partie inférieure de plusieurs statues; on avait suspendu les travaux en attendant mon retour. J'eus bientôt sauté dans un wagon. Le lendemain, dès l'aube, j'étais devant le temple effondré; je constatai que l'une des statues était un Esculape, car à côté de ses pieds on voyait le bout du bâton autour duquel s'enroulait le serpent. Pour procéder plus vite, je fis venir toute l'escouade; à coups de pics et de pioches, on se mit à briser la croûte de la voûte tombée, qui était épaisse de 1^m,50 au moins et formée de silex et de ciment. On mit deux jours à pratiquer une ouverture assez

large pour permettre d'accéder sous la voûte; le père, tout fiévreux, ne quittait pas de l'œil le travail des ouvriers. Enfin on pénétra sous la cloche de la voûte, on courut aux statues... ô déception! Elles étaient toutes brisées au niveau du rebord de la voûte et ce que nous en avons pu voir du dehors était tout ce qui restait! L'intérieur de la voûte ne nous donna qu'un grand fragment de vase en marbre, avec bas-reliefs archaïques, qui fait aujourd'hui partie de la riche collection de mon ami le baron Giovanni Barracco. Ce fut un grand mécompte, et je me l'expliquai bientôt, car à peu de distance de là nous découvrîmes un four à chaux du moyen âge. C'est là qu'ont été détruites les statues qui devaient orner le temple effondré.

Cette désillusion ne me fit pas perdre courage. Quelqu'un m'ayant suggéré l'idée d'entreprendre des fouilles sur l'emplacement de l'antique Faléries, site trop éloigné de Rome pour que je pusse assister en personne aux travaux, j'engageai une seconde escouade d'ouvriers et, après avoir passé un contrat avec un propriétaire de l'endroit, j'y envoyai mes nouvelles recrues, sous la conduite d'un surveillant bien recommandé qui devait m'adresser un rapport hebdomadaire. Pendant un mois, ces rapports furent désolants; rien que des murs et des ruines, mais aucun objet, pas même une médaille. Je finis par comprendre que j'étais volé et je congédiaï les ouvriers occupés à Faléries. Pendant ce temps, les fouilles à la voie Appienne continuaient, mais donnaient des résultats assez maigres, car à part quelques marbres médiocres, quelques épitaphes banales et de menus objets de peu d'importance, on ne rencontrait à peu près rien. Du reste, la saison était belle et les jours passaient fort agréablement. L'après-midi nous avons de nombreux visiteurs venant de Rome, touristes descendant la voie Appienne, chasseurs à courre que les hasards de la chasse au renard dirigeaient vers ses parages, simples curieux venus pour regarder les travaux. De temps en temps, le Roi et la Reine de Naples visitaient mes fouilles; d'autres fois, c'étaient le baron Visconti, des amis ou des archéologues qui venaient me tenir compagnie. En somme, nous

n'avions d'autre contrariété que la pluie, qui nous forçait de regagner Rome pour un jour ou deux. Heureusement, les journées pluvieuses n'ont pas été fréquentes pendant les trois hivers que j'ai passés sur la voie Appienne.

XIV

Dans le courant du troisième hiver, nous eûmes plus de chance. Dès le premier mois de cette saison de fouilles, on découvrit un tombeau important, anciennement violé et pillé. A côté du mausolée on trouva une belle statue de femme sans tête, avec un vêtement bordé de fourrures, qui se trouve aujourd'hui au Musée Torlonia à la Lungara. Sur une paroi extérieure du tombeau était placée une énorme plaque de marbre, portant une très longue et très intéressante inscription que je m'empressai d'offrir au Musée du Vatican.

La bâtisse consistait en une salle centrale avec des réduits latéraux. Les urnes et les sarcophages avaient été enlevés et brisés aux alentours du tombeau; nous en trouvâmes des débris échappés au four à chaux. Le tombeau avait un premier étage composé d'une seule salle qui servait aux réunions des parents et amis du mort. Au centre de la salle nous découvrîmes une mosaïque en parfait état de conservation, représentant un squelette couché sur un lit au-dessus duquel on lisait la légende : ΓΝΩΘΙ CAYTON.

Cette découverte intéressante fit du bruit. Visconti en était tout heureux, car c'est sur son conseil qu'on avait fouillé en cet endroit. Sachant que tant l'inscription que la mosaïque étaient des objets dignes des Musées romains, je les fis estimer, payai au couvent, propriétaire du terrain, sa part et offris au Saint-Père les deux objets pour le Musée du Vatican. L'inscription sur marbre y fut transportée sur-le-champ. Quant à la mosaïque, Pie IX désira qu'elle fût laissée pour l'instant en place; voulant

la voir sur les lieux mêmes, il annonça sa visite prochaine. Nous attendîmes vainement; les travaux du Concile absorbaient trop le Saint-Père et il ne put trouver le temps de faire cette promenade. L'intention du pape était de faire restaurer le tombeau en entier, d'y laisser la mosaïque et d'y faire replacer l'inscription sur marbre qui se trouvait déjà au Vatican; un gardien permanent aurait été attaché à ce tombeau. Voyant que la saison s'avavançait et que ses occupations ne lui permettraient pas de s'éloigner de la ville, le Saint-Père donna l'ordre de recouvrir la mosaïque et le tombeau entier avec de la terre, afin que les bestiaux passant aux environs ne pussent les endommager. Quelques jours plus tard, personne n'aurait pu retrouver ou deviner l'emplacement du tombeau enseveli, tant les terres avaient été remuées sur un vaste espace. Pendant ce temps, les fouilles continuaient avec des résultats divers...

Hélas! le pauvre pape ne devait jamais voir la mosaïque. On était en 1870; après l'entrée de l'armée italienne à Rome, Pie IX ne sortit plus jamais du Vatican. La Direction générale des fouilles archéologiques du nouveau gouvernement, instruite probablement par quelque berger, ordonna des recherches; guidés par le savant Pietro Rosa, qui était venu souvent visiter mes fouilles, les ouvriers finirent par découvrir le tombeau et la mosaïque, qui fut transportée au Musée Kircher, puis au nouveau Musée des Thermes, où on peut encore la voir aujourd'hui.

Mais revenons à nos fouilles.

Un jour que la pluie m'obligeait de rentrer en ville, j'aperçus, en passant devant un magasin de marbrier près du Colisée, quelques beaux marbres, cippes, urnes et bas-reliefs. Je m'arrêtai et interrogeai le marbrier sur la provenance de ces sculptures. Le marchand me dit qu'il les avait achetées, avec d'autres encore qu'il avait déjà vendues, au propriétaire du terrain où mes ouvriers avaient travaillé l'année précédente en prétendant ne rien découvrir. De connivence avec le surveillant, ils avaient cédé ces objets au propriétaire du terrain, qui les avait vendus au marbrier de Rome. Quelques semaines plus tard, allant voir quel-

qu'un à l'Institut archéologique de Prusse, je vis des jeunes gens nettoyant une aile colossale de Victoire en bronze qui avait aussi été dérobée au cours de mes fouilles de Faléries. J'intentai un procès au propriétaire, mais les événements de 1870 et la mort de mon ami Bovet, qui s'était chargé de l'affaire, me firent renoncer à la poursuivre.

En dehors de ces fouilles, j'en fis exécuter d'autres à Veies et sur plusieurs points de la ville même de Rome, mais sans obtenir de grands résultats. L'âge et les rhumatismes vinrent, me conseillant d'abandonner ce genre de sport aux jeunes gens robustes, de me contenter d'acquérir et d'étudier les trouvailles des autres. Du reste, le changement de régime à Rome n'était pas propice aux amateurs de fouilles; les miennes furent closes définitivement au mois de septembre 1870.

XV

L'entrée des troupes italiennes à Rome (septembre 1870) amena de grands changements dans le petit monde des antiquaires et des amateurs. Non que le nouveau gouvernement et les troupes piémontaises se soient occupés d'antiquités : ministres et généraux avaient alors d'autres soucis. Mais, au lendemain de la reddition de Rome, Castellani, le grand Alexandre du bibelot, fit son entrée dans la Ville Éternelle, qu'il avait quittée, gracié et banni, en 1848. Ce fut un événement mémorable et le point de départ de modifications profondes dans le commerce des antiquités.

Jusqu'à l'arrivée de ce potentat — car c'en était un en son genre — il ne passait pas un objet entre les mains des marchands de Rome sans qu'il me fût offert, et vendu s'il me convenait de l'acheter. On en avait pris l'habitude et l'on y restait fidèle, car je payais largement. Les antiquaires de Rome avaient bien entendu parler des prouesses d'Alessandro Castellani; mais ils ne le voyaient pas à l'œuvre et, en attendant mieux, continuaient à

me donner la primeur des décoi vertes. Castellani voulut changer cela ; il trouva l'occasion, en profita avec son habileté ordinaire et triompha de moi sur toute la ligne. Voici comment les choses se passèrent.

L'antiquaire Martinetti avait réussi à réunir une quarantaine environ de très belles pierres gravées ; je les connaissais, mais n'avais pas été tenté, me souvenant encore trop des déconvenues que m'avait causées ma première collection de glyptique, faite à Naples. Une personne du Musée Britannique, de passage à Rome, vit ces pierres et les trouva intéressantes ; bientôt après, le Musée écrivit à Martinetti pour en demander communication, et les pierres allèrent à Londres. Martinetti, toujours très modéré dans ses demandes, fixa le prix de ses gemmes à dix-sept mille francs. Au Musée Britannique, on achète rarement sans marchander ; on fit si bien que, depuis deux ans, l'affaire traînait sans aboutir. Sur ces entrefaites, mon goût pour la glyptique s'était réveillé ; l'idée me vint de demander à Martinetti de me montrer les pierres et c'est alors qu'il m'avoua être en négociations avec Londres. Cependant il avait gardé des empreintes de ces pierres et me les montra. Séduit par la beauté des empreintes, je proposai à Martinetti d'écrire au Musée pour demander une réponse définitive, un *oui* ou un *non*, c'est-à-dire dix-sept mille francs par retour du courrier, ou les pierres. Ce furent les pierres qui revinrent : le jour même, je payai les dix-sept mille francs et emportai les intailles chez moi.

Après déjeuner, j'avais l'habitude de manier mes pierres, tout en fumant ; je me divertissais à les regarder au jour de la fenêtre et à en prendre des empreintes. Parmi les pierres que je venais d'acheter et qui devaient former le noyau d'une nouvelle collection, il y en avait quatorze qui étaient infiniment plus belles et plus précieuses que les autres ; aussi les tenais-je enfermées dans une petite boîte, tandis que le reste occupait une boîte plus grande. Un jour donc, j'étais assis devant ma table à regarder mes pierres — les moins belles, fort heureusement — quand entra Alessandro Castellani. — « Comment, me dit-il, encore

des pierres ! Mais je croyais que vous aviez renoncé à la glyptique, etc. ».

Puis il me dit que, de son côté, il recueillait tout spécialement les pierres, tandis que je n'y voyais qu'un accessoire de mes collections, et que, par suite, je serais bien aimable si je voulais lui céder ces gemmes. Comme nous faisons très souvent des affaires et des échanges et que, dans ces transactions, il tenait généralement le bon bout, je me méfiai. Je pensai à vendre mes pierres très cher à Castellani ou à le réduire à s'en passer. Il me fallait, lui dis-je, dix-sept mille francs, c'est-à-dire le prix que m'avait coûté le lot tout entier, y compris les quatorze pierres de choix que je gardais ainsi pour rien. A ma grande surprise, Castellani se confondit en remerciements, emporta les pierres, m'envoya l'argent et ne parla à personne de son affaire. J'ai soupçonné depuis que Newton, du British Museum, dépité d'être forcé de renvoyer les pierres à Martinetti, avait écrit à Castellani, avec lequel il était extrêmement lié, pour le prier de repêcher les gemmes chez Martinetti ou ailleurs. Quoi qu'il en soit, Castellani, étant revenu chez moi quelques jours après, me trouva encore à la fenêtre, jouant avec les quatorze pierres qui me restaient. C'était, à cette époque, un amateur de première force ; aussi n'essaierai-je pas de dépeindre l'enthousiasme auquel il s'abandonna à la vue de mes pierres. C'étaient des superlatifs à n'en plus finir. Bref, il manœuvra si bien qu'il emporta encore les quatorze pierres, qu'il me paya trente mille francs. Seulement, cette fois, il ne garda plus le silence ; ayant payé cher, il voulait en avoir pour son argent. Dès le lendemain, Martinetti sut qu'il m'avait cédé pour 17,000 francs de pierres, dont Castellani me donnait 47,000. La nouvelle courut toutes les boutiques des antiquaires et, du coup, ma réputation fut tuée : c'était désormais chez Alessandro qu'il fallait porter directement les belles choses. Bien joué, n'est-ce pas ? Mais je ne me désolai pas, car je savais l'immense habileté de Castellani : si je l'avais dépiquée à cette occasion, il aurait bien su prendre sa revanche une autre fois. Et puis, je n'étais pas fâché d'être rentré dans une

partie des fonds que m'avait coûtés ma collection de pierres fausses faites à Naples. Tel fut jadis le misérable sort de ma seconde tentative pour me former un cabinet de pierres gravées.

Pour n'y plus revenir, je vais raconter comment j'ai commencé ma troisième collection de gemmes, celle que j'ai conservée jusqu'à ce jour. C'est encore le hasard qui en fut cause. J'appris, peu de temps après, par un ami très au courant des antiquités, qu'un seigneur italien, venu à Rome depuis quelques jours et ayant momentanément besoin d'argent, était disposé à céder une nombreuse et importante collection de camées et d'intailles qui existait depuis longtemps dans sa famille et avait été fort connue au XVIII^e siècle. Je fis des démarches et obtins la permission d'examiner la collection tout à mon aise. Elle était nombreuse et renfermait des pierres de premier ordre, de très beaux camées, d'excellentes intailles de second choix, enfin un grand nombre de pierres du XVI^e siècle, dont plusieurs étaient serties dans des montures d'or et d'ivoire que recherchent tant les amateurs de la Renaissance. Le prix demandé était naturellement très gros et l'affaire me convenait peu, car j'étais décidé, cette fois, à ne pas chercher le nombre, mais à réunir seulement quelques spécimens d'une beauté et d'une rareté extraordinaires. J'allai confier la chose à Martinetti, en lui proposant d'entreprendre l'affaire de compte à demi avec moi. Nous retournons ensemble voir tout en détail ; Martinetti passa pour être un expert que j'avais voulu consulter.

Le résultat de notre visite ne se fit pas attendre : peu de jours après, je fis une offre qui fut repoussée comme insuffisante ; puis, voyant qu'il fallait jouer le tout pour le tout et craignant la concurrence de Castellani (qui n'ignorait pas l'importance de la collection, mais ne savait pas qu'elle fût à vendre), je déclarai très franchement que le prix offert par moi était définitif et que je n'en offrirais pas de plus élevé, mais que si l'on ne voulait pas s'en contenter, je conseillais de faire appeler Alessandro Castellani, qui passait pour payer plus cher que les autres. En disant

cela, je savais fort bien que les grands seigneurs italiens, quand ils sont gênés, vendent bien plus volontiers à un étranger qu'à un compatriote, et ma déclaration fit son effet. L'affaire fut conclue séance tenante. Martinetti et moi, nous nous partageâmes les pierres, et comme ce brave et bon Ser Checco était fort de mes amis, il me laissa choisir ce que je voulus et plus tard me céda encore quelques bonnes pièces qui se trouvaient dans son lot; je lui en suis encore sincèrement reconnaissant. Je gardai pour ma nouvelle collection les pièces remarquables et envoyai le reste à Paris pour y être vendu. Vers cette époque, les pierres gravées disparurent du commerce de Rome; l'on n'en voit plus du tout depuis que les édifices de la nouvelle Rome ont couvert tous les terrains vagues et toutes les vignes dont sortaient à foison les belles pierres. Aussi, pour arriver à former une nouvelle collection, ai-je dû nouer des relations avec les marchands de toutes les contrées classiques de l'Orient; c'est grâce à eux seuls que je suis arrivé à un résultat satisfaisant, car l'Italie ne donne plus rien à cet égard.

Revenons maintenant à Castellani, qui tient désormais le premier rang parmi les antiquaires de toute l'Europe et qu'on retrouve partout où s'achètent ou se vendent des antiquités.

Jusqu'à sa mort, Castellani n'eut jamais connaissance de l'acquisition de la collection de gemmes dont je viens de parler; je me gardai bien de l'en entretenir ou de la lui faire voir, décidé que j'étais à la garder cette fois pour moi seul. A plusieurs reprises, Castellani quitta Rome pour aller dans la ville qu'habitait la famille du seigneur en question, essayant toujours d'obtenir que la collection lui fût montrée : naturellement, on l'éconduisait avec politesse. Voyant cependant que j'avais acquis des pierres en Orient, Castellani changea de système et essaya non plus de m'en acheter, mais de m'en vendre, ce à quoi il réussit parfois. Souvent aussi nous faisons des échanges; quand il arrivait que l'objet qu'il m'avait donné en échange avait cessé de me plaire et que je lui proposais, en vue d'un nouvel échange, un prix d'estimation précédemment fixé, Castellani refusait et ne

manquait jamais de me dire en riant : *Da baratto in baratto un leon diventa gatto*. En cela Castellani n'avait pas tort.

Un jour, Alessandro me fit voir une admirable intaille qu'il venait de rapporter de Naples. Il refusa formellement de me la vendre, disant que la beauté exceptionnelle de cette pierre lui faciliterait la vente en bloc d'un certain nombre de gemmes inférieures qu'il avait réunies. Inutile d'insister, car je connaissais mon homme. Peu de jours après, en courant la ville, j'entrai voir un pauvre *frate* qui habitait un couvent. Ce *frate* avait des relations avec des habitants d'une terre appartenant à un couvent et il arrivait parfois que les campagnards lui portaient ou lui envoyaient des objets antiques qu'ils avaient trouvés dans leurs champs, afin qu'il les vendît à Rome pour leur compte. Cette fois, j'arrivai au bon moment, car le *frate* me fit voir un bronze d'une beauté extraordinaire, le plus beau bronze d'art qui m'ait jamais passé par les mains. Il représentait un jeune homme assis probablement sur un rocher (le siège manquait) et devait avoir fait partie d'un bas-relief. Cette figure si suave était d'une conservation parfaite et d'une patine merveilleuse. Le prix demandé était minime : deux mille francs ! Je payai sans marchander, enveloppai mon bas-relief sans fond dans du papier de soie et le mis en poche. Tout fier de mon acquisition, je courus m'en faire gloire chez Alessandro, qui me reçut par ces mots : « Je vais vous faire voir un bronze, mais un bronze ! Le plus beau bronze existant ! » Là-dessus il me conduisit dans une pièce où il cachait aux profanes ses objets de choix et il me montra une statuette de toute beauté, une Minerve ayant deux diamants microscopiques dans les yeux à la place des pupilles. « N'est-ce pas, me dit-il tout rayonnant, c'est le plus beau bronze que vous ayez jamais vu ? » — C'est en effet *un des plus beaux*, lui répondis-je, mais j'ai vu mieux et, qui plus est, je possède un bronze encore plus beau que le vôtre. » Parlant ainsi, je sortis de ma poche la figure acquise chez le *frate*. Castellani devint vert. Il ne contesta pas la supériorité de mon bronze, mais, sans perdre de temps, essaya d'obtenir que je lui en fisse cession. Je le traitai comme il m'avait

fait pour la pierre gravée et refusai. Il offrit vingt mille francs ; je refusai encore. Finalement, il eut mon bronze pour dix mille francs, plus la pierre qui faisait l'objet de mes vœux. Ce bronze a été vendu par Castellani au Musée Britannique et publié par M. Murray (*A history of greek sculpture*, vol. II, pl. XXXIII) ; la planche est assez mal réussie. Je ne sais pourquoi on attribue à ce bronze, au Musée Britannique, la provenance *Tarente*, car il a été trouvé en plein champ près du lac de Bracciano. J'en suis absolument sûr.

XVIII

Depuis que Castellani était rentré à Rome à la suite de l'armée italienne et qu'il avait su attirer chez lui, en payant des prix très élevés, tous les antiquaires de la ville, ces derniers étaient dans la joie, persuadés qu'un âge d'or commençait pour eux. Mais leur satisfaction dura peu. Bientôt, en effet, Castellani se mit à parcourir lui-même les anciennes provinces des États pontificaux, qui lui avaient été si longtemps fermées ; il lança de tous côtés, jusque dans les villages perdus au milieu des montagnes et accessibles seulement à pied ou à mulet, des agents dressés par lui qui prenaient note de tous les objets intéressants, tant dans les vieux palais que dans les monastères, les églises, les maisons bourgeoises et même dans les cabanes de paysans. Guidé par ces rapports, il se rendait dans les localités où on lui avait signalé quelque chose et, lorsqu'il ne faisait pas sur place de belles acquisitions, nouait des relations avec certains indigènes, auxquels il promettait, en cas de succès, de fortes commissions. Quand, sur son chemin, il rencontrait quelque objet qu'on était disposé à lui céder, il le payait souvent avec éclat au double de sa valeur. Le bruit public, naturellement, grossit la réputation de libéralité dont Castellani savait si bien l'importance : il en résulta que l'on s'adressa directement de partout à la *casa* Castellani, qui

devint le point de mire de tous les Italiens qui avaient quelque chose d'ancien à vendre. Les antiquaires romains ne tardèrent pas, comme on dit, à se mordre les pouces : Castellani les avait traités comme il m'avait traité moi-même ; il leur avait enlevé leur clientèle, non pas d'acheteurs, mais de vendeurs. Ils ne parvenaient plus à s'approvisionner : tout allait droit au grand Alexandre.

Dans ses nombreux voyages à Paris et surtout à Londres, Castellani fréquentait les ventes publiques et y achetait les pièces en vedette à des prix extrêmement élevés. Sa réputation de roi des connaisseurs et des antiquaires s'établit bientôt tant en Amérique qu'en Europe. Comme on le savait très libéral, les vendeurs acceptaient, les yeux fermés, les prix proposés par lui ; Castellani, d'ailleurs, n'était jamais en peine de ses acquisitions, car il avait su se faire, en Angleterre surtout, une clientèle de gens très riches, et les Musées se disputaient tout objet apporté par lui, comme si le fait qu'Alessandro l'avait acheté en rehaussait la valeur. Dès l'époque de son séjour à Naples, il fit avec les Musées de Londres des affaires montant à plusieurs centaines de milliers de francs ; établi à Rome, il augmenta encore, comme je l'ai dit, la qualité et la quantité de ses relations.

Voici un exemple de l'ascendant, de la fascination que Castellani exerçait en Angleterre et surtout sur le Musée Britannique. M. S., antiquaire habitant Naples, voyant Castellani si bien venu à Londres, se mit en tête d'y réussir comme lui et ayant réuni quelques objets de premier ordre, il se présenta au Musée Britannique, demandant des prix analogues à ceux de Castellani. On lui répondit que c'était beaucoup trop cher. M. S. protesta que son plus grand désir était d'entrer en relations avec le Musée et qu'il consentait à donner ses objets *au prix que les trustees fixeraient eux-mêmes*. Peine inutile, on refusa tout. Retournant tout déconfit en Italie, M. S. s'arrêta à Paris ; le hasard voulut que Castellani s'y trouvât, allant à Londres. M. S. fit visite à son confrère, lui montra ses trésors sans raconter sa mésaventure et les lui vendit au prix qu'il avait d'abord demandé au

Musée. Huit jours plus tard, Castellani vendait ces mêmes objets au Musée Britannique, avec beaucoup d'autres, et à un prix naturellement supérieur !

XIX

On vint me dire un jour que le frère d'Alessandro, Auguste Castellani, orfèvre de son état, avait acheté un *bisellium* en bronze incrusté d'argent, d'une beauté incomparable, et qu'Alessandro lui en avait offert vainement d'abord cent, puis cent cinquante mille francs. Fort intrigué, je courus chez Auguste Castellani et il me fit voir ce meuble merveilleux, incrusté de sujets en argent qui représentaient des scènes de vendanges. Il n'y a rien de pareil dans aucun musée connu. Mon sang bouillonna : emporté par la passion, je fis la sottise colossale d'offrir trois cent mille francs de cet objet. Fort heureusement pour moi, je n'eus pas meilleur succès qu'Alessandro. Auguste Castellani fit preuve d'un stoïcisme digne d'un vieux Romain : le *bisellium* lui avait coûté, dit-on, de dix à onze mille francs, et il voulut le céder au Musée du Capitole au prix de revient, sans bénéfice. Ce beau trait mérite d'être cité, car des actes de ce genre ont toujours été rares et paraissent le devenir de plus en plus. La ville de Rome, justement reconnaissante, nomma M. Auguste Castellani directeur du Musée Capitolin, poste qu'il occupe encore aujourd'hui.

XX

Le Romain est généralement fort superstitieux ; les songes qu'il fait influent souvent sur ses actions et le poussent surtout à jouer au *lotto* les numéros qui le hantent dans son sommeil. Un certain pauvre diable, possédant pour toute fortune quelques dizaines de *scudi*, rêva à plusieurs reprises qu'il trouvait un trésor dans des terrains avoisinant la fontaine d'Égérie, non loin de

la voie Appienne. Ces terrains appartenait au vieux prince Torlonia, le richard aujourd'hui défunt. Après avoir longtemps compté son petit avoir, notre homme se décide à aller trouver l'un des régisseurs du Prince, auquel il exprime le désir d'obtenir un contrat de fouilles pour le terrain en question. Ce contrat lui fut aisément accordé, mais sous condition que la moitié des objets à découvrir appartiendraient à Torlonia et que ce dernier pût aussi racheter, à dire d'experts, la moitié revenant au fouilleur. Le travail commença aussitôt; le bonhomme n'avait pu louer que deux ouvriers, mais il maniait lui-même la bêche et la pioche. En peu de jours, il découvrit une de ces cachettes que les fouilleurs romains appellent un *gallo*; c'est simplement un endroit où des ouvriers infidèles, travaillant pour un particulier ou pour l'État, déposent les antiquités ou autres objets qu'ils ont détournés au moment de la trouvaille. Or il arrive que, par quelque raison, les ouvriers doivent quitter le terrain avant d'avoir pu retirer leur butin : il est alors réservé à leurs successeurs. Le *gallo* découvert par notre homme renfermait, sous une couche de tuiles, une statue de Bacchus, de style romain, mais belle et intacte, un buste intact de vieux Romain, du 1^{er} siècle avant J.-C., plusieurs statues fragmentées, une statuette en ivoire avec traces de polychromie représentant un acteur, enfin une grande quantité de tuyaux de plomb. Tout cela fut aussitôt transporté dans les vastes magasins de la Lungara, attenant au Musée Torlonia; le Prince daigna venir en personne voir ces objets. On manda un expert pour évaluer le tout. C'était un antiquaire romain nommé Passinati. Le lot fut estimé 6,000 francs, somme dont le fouilleur, enchanté, espérait toucher aussitôt la moitié; il se hâta de courir à la *casa* Torlonia pour recevoir la somme. Quelle ne fut pas sa déconvenue lorsqu'un employé du Prince lui dit que S. E. ne désirait rien garder de ces trouvailles et qu'il n'avait qu'à chercher un acquéreur consentant à payer suivant l'estimation de l'expert, quitte à partager la somme avec le Prince. L'ami et le conseiller du Prince pour tout ce qui touchait à son Musée était Visconti. Le pauvre diable courut chez lui et le supplia d'inter-

venir auprès de Torlonia afin de le décider à acquérir ses trésors. Visconti, qui connaissait son *principe*, ôta tout espoir au fouilleur, mais lui promit de chercher un autre acheteur : comme il dinait chez moi deux fois par semaine, c'est à moi qu'il s'adressa d'abord. Le lendemain, Visconti vint me prendre dans son coupé attelé d'un cheval blanc qui était devenu légendaire tant à Rome que dans les environs ; nous allâmes à la Lungara. Au premier coup d'œil jeté sur les marbres, je déclarai à Visconti que je considérais l'expertise comme absolument insuffisante et que je croirais conclure une très bonne affaire en donnant 10,000 francs du tout. Le malin Visconti poussa les hauts cris et me supplia de n'en rien faire ; cela pourrait, disait-il, offenser le Prince, je serais toujours libre de faire un cadeau au fouilleur, etc. Bref, je me décidai à me porter acquéreur pour la somme de 6,000 francs. On alla avertir l'*illustrissima Eccellenza* qui, une fois assuré que les objets valaient bien le prix d'estimation..., donna l'ordre de compter immédiatement 3,000 francs au fouilleur et d'inscrire le tout dans les registres du Musée de la Lungara. J'en voulus à Visconti pendant au moins vingt-quatre heures de s'être ainsi servi de moi comme d'un appeau ! Mais ce n'était pas fini. Il s'agissait maintenant, pour le Prince banquier, de payer la vacation de l'expert qui avait été chargé d'estimer les objets. On fit appeler M. Passinati ; il demanda un pour 100 de l'estimation, soit 60 francs. Pas un sou ne sortait des caisses Torlonia sans l'autorisation du Prince. On alla donc lui soumettre le cas. Notre Crésus, surpris d'avoir à payer 60 francs pour une expertise qui avait à peine duré une demi-heure, accourut en personne et trouva Passinati l'attendant dans une salle où l'on avait justement déposé les objets. Furieux, il reprocha à l'expert ce qu'il appelait ses prétentions ridicules ; puis, saisissant sur la table la statuette en ivoire représentant l'acteur, il la lui tendit en disant : « Contentez-vous de cette statuette, mais vous n'aurez jamais 60 francs ! »

Passinati était ahuri de sa bonne fortune. Le Prince n'avait aucune idée de la valeur de cet ivoire, que l'expert romain

connaissait bien. Il courut le vendre à Sambon, l'antiquaire napolitain, qui lui en donna 1,000 francs. Sambon le porta à Paris où, quelques années plus tard, il le vendit avec un beau bénéfice à un amateur. Arrive Castellani qui, voyant la statuette chez cet amateur, la paye 6,000 francs et la garde jusqu'à sa mort. A la vente qui suivit le décès de Castellani, cette belle figure, souvent reproduite¹, fut acquise par M. Auguste Dutuit, dont elle orne aujourd'hui la riche collection à Rouen.

XXI

Tout le monde connaît la Villa Albani et son admirable collection de marbres antiques. Cette Villa, qui réunit plus de belles sculptures que bien des Musées de grandes capitales, est encore la propriété du successeur du premier Prince Torlonia, dont j'ai parlé à l'article précédent. Le seul marbre de la collection Albani qui ne fût pas antique était un buste du xv^e siècle, portrait de la Cibò². Alessandro Castellani fut assez habile pour persuader au millionnaire Torlonia de lui vendre ce marbre. Je ne sais comment il s'y prit; quoi qu'il en soit, Castellani l'obtint pour 100 livres sterling et le revendit pour quelques dizaines de milliers de francs au Musée de Berlin. On comprend à merveille que le marchand d'antiquités, dont c'était la profession, ait tâché de conclure une bonne affaire et y ait réussi; mais comment s'expliquer qu'un homme, possédant plusieurs millions de revenus et ayant le goût de la sculpture, ait cédé pour 100 livres un des plus beaux marbres de son Musée? Du reste, Torlonia a toujours cherché à vendre son grand musée de la Lungara, mais il n'a pas trouvé d'acheteur, car il voulait vendre *en bloc* cette forêt de marbres, à un prix dépassant 10 millions.

1. Voir, par exemple, les *Denkmäler* de Baumeister, pl. LVIII (en couleurs.)

2. Voir la similigravure de ce buste dans le manuel de M. Bode, *Italienische Plastik*, p. 160.

Le Musée de la Lungara contient quelques belles statues, des bas-reliefs et surtout des bustes impériaux très remarquables ; mais il y a aussi quantité de pièces médiocres et le tout n'est pas comparable à la merveilleuse collection de la Villa Albani, si admirablement encadrée dans ses salles aux murs revêtus de porphyre et de marbres rares. Pour en revenir au buste de la Cibò, Torlonia a dû le regretter sincèrement lorsqu'il sut combien Berlin l'avait payé cher. Un de mes amis, M. Pauvert de la Chapelle, qui visitait souvent la Villa Albani et en connaissait les sculptures mieux que le Prince lui-même, remarqua l'absence du buste de la Cibò et demanda à un gardien ce qu'il était devenu. On lui répondit que S. E., ne voulant pas laisser parmi les sculptures antiques un marbre du xv^e siècle, l'avait fait porter dans ses appartements particuliers. Malheureusement, mon ami avait vu ce buste chez Castellani quelques jours auparavant et savait, par conséquent, à quoi s'en tenir. Malgré cela, toutes les fois qu'il revenait à la Villa Albani, il ne manquait pas de demander des nouvelles du buste ; enfin, il le retrouva un jour à son ancienne place — mais en plâtre. Plus tard, Torlonia en fit exécuter une copie en marbre qui lui aura coûté au moins autant qu'il avait touché pour l'original.

XXII

On contait dans le temps à Rome une anecdote piquante sur l'extrême habileté de Castellani comme vendeur. Je n'en garantis pas l'authenticité, car je ne la connais que par les conversations des antiquaires de Rome ; d'ailleurs, les deux acteurs de cette petite comédie ne m'en auraient certes pas fait la confidence. Mais comme l'anecdote est jolie, je veux la noter. *Se non è vero è ben trovato.*

Castellani, me racontait-on, avait fait l'acquisition d'une superbe aiguière en émail, avec le plateau qui la supportait. Connaissant le goût des Rothschild pour ce genre d'objets, sachant,

d'autre part, que jamais un Rothschild ne se laisse emporter par sa passion à payer un prix déraisonnable, il se mit à chercher une *combinazione* et trouva bientôt ce qu'il cherchait.

Le baron Adolphe était justement attendu à Rome. Dès son arrivée, il alla voir Castellani, qui s'empessa de lui montrer tout ce qu'il avait de mieux ; il termina son exhibition en sortant mystérieusement d'une armoire le plat en émail, mais sans présenter l'aiguïère qui le complétait. Castellani a toujours eu pour système de ne vendre aucun objet *isolé* à un amateur de cette envergure. Il prétendait toujours qu'en détaillant d'une série tel objet hors ligne, il la décapitait ; l'amateur devait se décider à acheter un lot d'objets pour cent mille francs au moins ; autrement, cela n'en valait pas la peine. Naturellement, le baron trouva le plat à son goût et voulut l'acheter. Au courant des us et coutumes de la maison, il compléta le lot par d'autres objets et paya le tout fort cher. M. de Rothschild, quoique satisfait de son acquisition, déplorait que le plateau ne fût pas accompagné de son aiguïère ; l'émail était si rare qu'on ne pouvait espérer découvrir une aiguïère du même travail et d'une forme pouvant s'adapter exactement au creux du plat. Le lendemain, il partit pour Florence où il avait fait retenir des appartements ; une foule de marchands et de courtiers en antiquités l'y attendaient...

A peine installé, il reçoit un de ces courtiers, qui lui parle d'une certaine vieille dame demeurant à la campagne, aux environs de Florence, et possédant de belles majoliques dont elle voulait se défaire. M. de Rothschild y alla ; il vit des majoliques fort belles, mais qui ne l'étaient pas assez pour lui. Désappointé, le baron voulait partir, mais la dame le retint : il fallait d'abord qu'elle lui offrît un verre de vin, du vin de sa propre vigne ! Elle sortit pour donner des ordres. Le baron profita de son absence pour reprocher au courtier de l'avoir dérangé pour si peu de chose. Tout en parlant, il arpenta la pièce ; s'approchant d'une porte ouverte qui donnait sur une chambre à coucher, il y entrevit une aiguïère qu'il prit de loin pour une majolique. L'aiguïère était protégée

par une cloche en verre sur laquelle reposait une couronne d'immortelles. La dame rentrée au salon, le baron lui demanda à examiner l'aiguière qu'il avait seulement aperçue à travers la porte. Aussitôt on la lui porta ; le lecteur devine ce qu'était cette aiguière et ce qui advint. M. de Rothschild crut avoir fait une grande découverte en reconnaissant que l'émail était identique à celui du plat acheté à Castellani ; il voulut seulement s'assurer si le pied de l'aiguière pouvait s'ajuster au creux du plat. Le baron demanda le prix de l'aiguière. La dame répondit qu'elle n'était pas à vendre, étant le seul souvenir qui lui restait d'un mari adoré et défunt. Le baron se consola en prenant une empreinte du pied du vase et rentra quelque peu ennuyé à Florence. Aussitôt chez lui, il fit déballer le plat et constata naturellement que l'empreinte s'y adaptait à merveille. Nuit d'insomnie et réveil maussade. Dans le courant de la journée suivante, le courtier fut envoyé en ambassade auprès de la vieille dame ; il était porteur d'offres princières, mais rapporta un nouveau refus. Je n'ai pas besoin de finir l'histoire. Le dénouement était prévu : on eut raison des pieux scrupules de la veuve. Alessandro dut bien rire !

XXIII

Castellani était un favori de ce M. de Rothschild (le baron Adolphe, autrefois banquier à Naples, qui habite aujourd'hui Paris). Bon an mal an, il faisait une couple d'affaires avec lui. En voici une où j'ai pris quelque part. Cela se passait en 1878, lors de la grande Exposition rétrospective au Trocadéro. M. S., marchand d'antiquités à Naples, m'avait proposé par lettre l'acquisition d'une boucle d'oreille en or, admirable spécimen d'art gréco-phénicien dont il me donnait une description minutieuse et m'indiquait le prix. J'acceptai le prix et fis savoir à M. S. que je comptais recevoir l'objet de ses mains, car il était attendu sous peu à Paris. Dès son arrivée, il m'apporta l'objet, que je

trouvai fort beau ; mais le payement donna lieu à des difficultés ; M. S. croyait m'avoir demandé un prix supérieur à celui que j'avais accepté. Le malentendu se prolongeant, M. S. sortit de chez moi, emportant la boucle d'oreille, et courut l'offrir à M. Edmond de Rothschild, qui l'acheta, je crois, 8,000 francs. Elle fut exposée et fort admirée au Trocadéro¹. Alessandro était désolé qu'un pareil objet eût passé par d'autres mains que les siennes. De mon côté, je n'étais pas satisfait — cela se comprend. Heureusement, il survint une circonstance qui me consola. Un Russe, venant d'Odessa, était allé voir l'Exposition. Il montra à M. Hoffmann — le célèbre marchand d'antiquités parisien — la photographie d'un superbe diadème en or, décoré de grenats, qu'il possédait à Odessa et qu'il était prêt à vendre pour 25,000 francs. M. Hoffmann, qui connaissait mon mécompte dans l'affaire de la boucle d'oreille, m'avertit de la proposition du Russe, que j'acceptai immédiatement. On écrivit à Odessa pour faire venir le diadème, découvert, disait-on, en Crimée, dans le tumulus appelé le mont Mithridate à Kertch. Sur ces entrefaites, le Russe entendit conter l'histoire de la boucle d'oreille et alla la voir au Trocadéro. « Comment ! se dit-il, on paye 8,000 francs une boucle d'oreille et je donnerais mon diadème pour 25,000 seulement ! » Cela le fit réfléchir. D'un autre côté, Castellani, qui voyait et qui écoutait tout, eut vent du diadème en route d'Odessa pour Paris, fit la connaissance du Russe, vit le diadème avant toute autre personne, en offrit 50,000 francs — et l'obtint. Pendant ce temps, je dormais tranquille, sans l'ombre d'un soupçon. Castellani connaissait à fond ses clients. Il savait que M. Adolphe de Rothschild, bien que n'ayant pas d'antiquités dans sa collection, devait être un peu jaloux de la boucle d'oreille acquise par son cousin, le baron Edmond, et si justement admirée au Trocadéro. Sans plus tarder, il porte le diadème à l'hôtel de la rue de Monceau, où il l'échangea contre 100,000 francs. Le lendemain, le Tout-Paris des arts était au courant de l'affaire ; une fois de plus, j'étais

1. Voir Rayet, *Études d'archéologie et d'art*, p. 336.

exaspéré de la mauvaise chance qui paraissait me poursuivre. Je broyai d'abord beaucoup de noir ; puis, je me fis une raison. Après tout, me dis-je, les boucles d'oreille vont généralement par paires ; il doit en exister une seconde pareille à celle du baron Edmond ; il s'agit seulement de la trouver. — Profitant de ce que tous les antiquaires, grands et petits, avaient déserté l'Italie pour courir à l'Exposition de Paris, je me rendis aussitôt à Rome où je connaissais un très habile courtier en antiquités. Je savais que la boucle d'oreille avait été trouvée dans un tombeau grec en Sicile ; j'y expédiai mon courtier. Après avoir pris langue à Naples, pour se renseigner sur les gens qui avaient vendu l'objet à M. S., il m'écrivit de Sicile qu'au prix de bien des allées et venues, il avait réussi à découvrir un des ouvriers qui avaient assisté à l'ouverture du tombeau phénicien. Il avait su par lui que ma prévision était juste et qu'en effet on avait trouvé une paire de boucles ; mais comme les entrepreneurs de cette fouille étaient deux associés, ils avaient eu chacun pour sa part une boucle d'oreille. L'un avait porté son trésor à Naples, où il l'avait vendu ; l'autre, Calabrais, était retourné en Calabre. Le courtier ajoutait qu'il partait pour la Calabre, à la recherche du bijou.

Quelques jours plus tard, accompagné du Calabrais, il sonnait à ma porte : quelle ne fut pas ma joie en reconnaissant la boucle, toute pareille à sa sœur de Paris, mais plus complète, car elle était ornée d'un sphinx qui manquait à la première ! Le Calabrais savait déjà combien elle avait été payée à Paris et attendait le retour de Castellani à Naples pour exiger de lui le même prix qu'il avait obtenu de M. de Rothschild. Sans hésiter, je payai les 8,000 francs au paysan et récompensai le courtier. Tout le monde fut satisfait — sauf Castellani, qui, à son retour, bondit de surprise en voyant la boucle entre mes mains. Sa convoitise était allumée, bientôt elle flamba ; on avait tant répété, à Paris, devant la boucle d'oreille du baron Edmond, qu'elle valait bien plus de 8,000 francs ! Que serait-ce si l'on avait la paire ? J'avais pas mal de raisons pour désirer me « refaire » un peu avec Castellani, qui savait, lui, me faire payer fort cher ce dont j'avais euvie : je

le laissai attendre et il finit par me verser 20,000 francs. Castellani comptait qu'un Rothschild, ayant une boucle d'oreille, ne pouvait hésiter à acheter la seconde, afin de posséder la plus belle paire de bijoux du monde entier. Il écrivit dans ce sens à Paris, prévenant le baron que le bruit fait par la première boucle avait fait monter démesurément le prix de la seconde.....

Grande, immense fut la déconvenue de notre antiquaire quand il reçut la réponse du baron; celui-ci disait simplement que, possédant déjà une boucle d'oreille semblable à celle qui lui était proposée, il s'en contentait et ne tenait pas à en avoir deux. Castellani n'était pas habitué à de pareils succès. Il garda le bijou jusqu'à sa mort; à la vente aux enchères qui suivit son décès, le baron Edmond de Rothschild fit acheter pour son compte cette seconde boucle, au prix de dix à douze mille francs. Pauvre Alessandro! Mais j'ai tort de le plaindre, car il ne restait jamais sur une défaite; de nouveaux triomphes venaient bientôt la réparer et personne, mieux que lui, n'eut droit à la qualification d'« infatigable ».

XXIV

Je reçus, un jour, la visite d'un homme de la campagne, venu, disait-il, des environs de Canino. Il était porteur d'un vase peint de style corinthien archaïque; les figures étaient accompagnées d'inscriptions grecques qui donnaient les noms des personnages. L'inconnu prétendait avoir découvert ce beau vase dans un tombeau éboulé à la suite de pluies. Le prix étant fort raisonnable, le marché fut vite conclu. En ce moment, M. van Branteghem, connu dans le monde des amateurs par la riche collection de vases et de terres cuites qu'il a vendue à Paris, était un des acheteurs les plus ardents de céramiques grecques; il m'envia tellement mon acquisition que je la lui cédai avec plaisir. A quel-que temps de là, je vis arriver chez moi un membre de l'École française de Rome, M. Gsell, que je n'avais pas l'honneur de

connaître. M. Gsell avait été chargé de diriger des fouilles, au nom de l'École française, dans les propriétés du prince Torlonia en Étrurie ; d'après la convention intervenue, le Prince devait rester possesseur de tout ce qu'on découvrirait, mais il avait une telle confiance dans le jeune savant chargé des fouilles qu'il n'avait même pas demandé à faire surveiller les travaux par un agent dépendant de lui. J'ignorais tout cela quand M. Gsell se présenta chez moi. Comme il vient souvent des archéologues et des voyageurs qui demandent à voir mes collections, pendant les mois d'hiver que je passe à Rome, je me mettais déjà en devoir de conduire M. Gsell devant mes vitrines. Mais il ne s'agissait pas de cela. M. Gsell me demanda si je n'avais pas eu l'occasion d'acheter un vase qu'il me décrivit très exactement : c'était précisément celui que j'avais acquis de l'indigène de Canino. Or, M. Gsell surveillait si attentivement, de jour comme de nuit, la fouille dont il avait la direction, que rien, assurait-il, ne pouvait avoir été détourné par les ouvriers ; tous les objets étaient enregistrés au fur et à mesure qu'on les retirait des tombes et on les enfermait, le soir, dans un magasin fermant à clef. Mais, un jour, M. Gsell s'était aperçu de la disparition d'un des plus beaux vases emmagasinés. Sachant qu'un des surveillants, homme du pays, était le seul qui entrât dans ce magasin, il conclut que ce devait être le voleur. Il le fit venir et, à force de menaces, obtint de lui l'aveu du vol et le nom de l'amateur à qui l'objet volé avait été vendu. Là-dessus, M. Gsell me suppliait de lui céder le vase, s'offrant à me restituer *de sa propre bourse* le prix payé par moi au surveillant infidèle ; car, disait M. Gsell, il ne serait pas juste de faire subir cette perte à l'École française, en la prélevant sur la somme affectée aux dépenses de la fouille, et encore moins au prince Torlonia, qui, d'ailleurs, ignorait tout. Mon embarras fut extrême, car je ne possédais plus le vase. Je racontai à mon interlocuteur ce qui était arrivé et comment j'avais cédé mon acquisition à M. van Branteghem. L'affliction de M. Gsell me faisait de la peine ; je finis par lui dire que, connaissant M. van Branteghem pour un *gentleman*, j'agirais avec lui

en conséquence, l'avertissant qu'il était possesseur d'un objet volé. Le jour même, j'écrivis à l'amateur belge et m'acquittai envers lui; le vase me fut renvoyé par grande vitesse. Aussitôt je le portai à l'École française, où je le consignai sans accepter le remboursement qu'on s'obstinait à me proposer. Le vase alla retrouver ses camarades des tombeaux de Vulci dans le musée du prince Torlonia à la Lungara.

Quelques années se passèrent. On vint me dire un jour qu'un paysan désirait me montrer un objet antique et m'attendait dans le vestibule. Pareil fait se reproduit tous les jours, et plusieurs fois par jour; généralement, je me dérange pour voir un objet faux ou sans intérêt. Cette fois — ô surprise! — on me montra le vase même que j'avais consigné à l'École française et revu depuis au Musée de la Lungara. Une fois de plus, il avait été volé!

XXV

Il m'arriva une autre fois une aventure du même genre, mais plus désagréable encore. Bien que je collectionne seulement des objets antiques, cependant, s'il se présente un objet remarquable du Moyen Age ou de la Renaissance, offert à un prix un peu doux, je croirais mal faire en le laissant échapper. Un antiquaire romain de second ordre m'apporta, en 1894, plusieurs feuillets d'un manuscrit du x^e siècle. Le format était grand; une superbe miniature tenait toute la page, dont le revers était couvert de textes grecs écrits en trois couleurs, or, pourpre et noir. La conservation des feuillets était parfaite, le travail des miniatures byzantines d'une finesse admirable. Le marchand me demandait cent francs de chacun. Les miniatures, disait-il, n'étaient pas à lui, mais à un individu venu de province qui prétendait en avoir des cartons pleins; il avait fait le voyage de Rome avec un petit nombre d'échantillons, et non des meilleurs, pour voir s'il en pourrait tirer un prix convenable. Les miniatures étaient si belles et

le prix si modeste que je me décidai à les acheter. Quelques jours après, en courant les boutiques, je vis chez l'antiquaire Simonetti un autre lot de miniatures sur parchemin, de la même main et du même travail que les premières; seulement, les feuillets étaient d'un format moins grand et provenaient d'un Évangile, tandis que les miens étaient détachés d'un Ancien Testament. La tentation était forte et j'y succombai. Bientôt après, le premier marchand revint et m'apporta de rechef plusieurs grands feuillets, plus beaux encore que les miens et au même prix. J'étais dans l'engrenage: j'achetai encore. Cependant, quand mon homme revint une troisième fois, me proposant *dix-neuf* pièces nouvelles, je les refusai, ne voulant pas mettre une somme sérieuse à des objets qui étaient en dehors de ma spécialité de collectionneur. Le marchand se retira et je fus plusieurs mois sans le revoir. Un matin, mon domestique m'annonce la visite du même homme. Il entre, accompagné de deux autres personnes que je ne connaissais pas. L'une d'elles, prenant la parole, me demanda s'il était vrai que le marchand qui l'accompagnait m'eût vendu des miniatures. Je répondis que rien n'était plus vrai, mais que s'il pensait que j'en achèterais d'autres, il se trompait, car j'en avais bien assez. Là-dessus, l'individu me dit que lui et son camarade étaient des agents de la police secrète et qu'ils avaient suivi ou plutôt amené le marchand chez moi afin de contrôler ses explications. Ces miniatures, me dit l'agent, proviennent d'un vol considérable commis par un Napolitain à la Bibliothèque Vaticane. Le drôle, connu depuis des années de tous les employés de la Bibliothèque, qui le prenaient pour un érudit très studieux, se faisait donner les plus beaux et les plus rares manuscrits à miniatures et paraissait les examiner avec un soin extraordinaire. Mais il était muni de ciseaux qu'il manœuvrait très habilement et, à chaque visite, il coupait plusieurs pages qu'il emportait sous ses vêtements. Il avait ainsi pillé et abîmé de nombreux ouvrages d'un prix inestimable, appartenant au Moyen Age et à la Renaissance. Rien n'aurait empêché ce vandale de continuer ses déprédations si, irrité des bas prix que les marchands lui payaient —

on affirme qu'il touchait seulement dix francs par feuillet! — il n'avait eu l'impudence de présenter un lot de ces feuillets au Ministre de l'Instruction publique d'Italie. Là, on eût bientôt reconnu que les manuscrits dépecés étaient ceux du Vatican et l'on mit la main au collet du vendeur.

Bien entendu, je me hâtai de remettre les feuillets en ma possession à l'agent de police, qui m'en délivra un reçu; on rédigea un procès-verbal, que signèrent tous les témoins. Le lendemain, ce vol abominable faisait le sujet de toutes les conversations à Rome; plusieurs antiquaires furent même arrêtés, puis relâchés, car ils purent établir leur parfaite bonne foi dans l'acquisition des miniatures. Un certain nombre de feuillets avaient été, dit-on, portés à Florence et achetés par des Américains de passage; on ne sait ce qu'ils sont devenus. La plupart des autres furent séquestrés et restitués plus tard au Vatican. Le voleur a été condamné à la prison, ce qui n'était que trop mérité; mais le pauvre Monsignor Carini, directeur de la Bibliothèque Vaticane, est mort du chagrin que lui causa cette aventure...

XXVI

Dès les premières années de l'occupation de Rome par l'armée de Victor-Emmanuel, la population de la ville augmenta très rapidement. Il fallut songer à construire des quartiers nouveaux. L'espace abondait et il se forma de nombreuses banques qui firent main basse sur la plupart des terrains disponibles. Non contentes des terrains situés dans la ville même, ces banques se mirent à acheter très cher toutes les villas que l'on voulut bien leur vendre, ainsi que tous les terrains non bâtis jusqu'à une distance de plusieurs kilomètres des murs de Rome. Alors commença une spéculation effrénée. Les banques revendaient leurs terrains en détail et au mètre, généralement à des spéculateurs qui n'avaient pas de quoi payer comptant. Aussi les banques, tout en vendant à des prix très élevés, n'exigeaient-elles qu'un

acompte du cinquième environ; le reste devait être payé par annuités après l'achèvement des constructions. Mais, comme l'acquéreur avait, le plus souvent, dépensé tout son capital pour payer l'acompte, la banque lui avançait sur hypothèque la somme nécessaire pour la construction d'un étage; cet étage achevé, elle avançait de quoi construire le second, et ainsi de suite jusqu'au toit. Une fois la maison achevée, il arrivait que la banque avait avancé presque toute la valeur de l'immeuble et se trouvait, par son hypothèque, plus propriétaire que le propriétaire légal. Dans les premiers temps, on louait facilement et assez cher, car les nouvelles bâtisses s'élevaient dans des quartiers voisins du centre; banques et spéculateurs s'enrichirent; mais ce furent surtout les maçons et les entrepreneurs qui gagnèrent des millions. Il se forma ainsi, en peu d'années, des fortunes nouvelles et très considérables. Ces succès éclatants encouragèrent d'autres spéculateurs et bientôt ce devint une rage de construire partout. Un grand nombre des familles les plus opulentes de l'aristocratie romaine subirent la contagion de l'exemple et finirent par se ruiner. Le chiffre des bâtisses nouvelles n'étant plus en rapport avec la population de Rome, la plupart restèrent sans locataires, ou furent abandonnées avant même d'être achevées; beaucoup d'entre elles tombent aujourd'hui en ruines. La débâcle emporta à la fois banques et spéculateurs. On peut aisément se figurer que cette fièvre de bâtir vite et à bon marché influa aussi sur la qualité des constructions. Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur le goût déplorable qui se manifesta dans l'architecture et la décoration extérieure des immenses caravansérails que l'on édifia. On remplit Rome de maisons ressemblant à des casernes de province ou, pis encore, de palais surchargés d'ornements ridicules, du goût le plus déplorable, répandus avec profusion sur les façades. En outre, les architectes de la ville se montrèrent si tolérants à l'égard de la qualité des constructions que nous avons vu plusieurs immenses édifices se fendre par le milieu et d'autres s'écrouler d'eux-mêmes, sans tremblement de terre. Le sol de la ville de Rome ayant été surélevé pendant une vingtaine de siècles,

on ne trouve le terrain vierge, pour y asseoir les fondations d'une maison, qu'à 15, 20 ou quelquefois 30 mètres de profondeur. Il faut donc, avant de songer à élever les murs, entreprendre des travaux de terrassement très dispendieux. Voici comment les spéculateurs obvièrent à cet inconvénient. On creusa de distance en distance des espèces de puits descendant jusqu'au sol vierge et l'on y construisit des piliers lesquels furent réunis à fleur de sol, ou à peu près, par des arcades en voûte. Sur cette base peu solide on fit élever des maisons à six ou sept étages avec des matériaux de rebut et des murs trop minces. Aussi n'y aura-t-il pas lieu de s'étonner si ces bâtisses croulent au premier tremblement de terre un peu violent, car peu de gens — il y en a pourtant — ont préféré construire sur des fondations ininterrompues et solides, comme cela s'est autrefois pratiqué à Rome, où les édifices vieux de plusieurs siècles n'ont jamais bronché. Cette nouvelle mode de construire les maisons sur des piliers espacés a été, en outre, un vrai malheur pour les archéologues, qui espéraient voir surgir tant de monuments importants des profondes tranchées dont de si vastes espaces étaient sillonnés. Ce fut une immense déconvenue, car bien souvent, dans les puits, on découvrit des fragments de statues, têtes, mains ou pieds ; il aurait suffi de creuser un peu à l'entour pour trouver le reste ; mais la consigne était d'aller vite, personne n'avait cure des antiquités ensevelies et l'on vit s'élever des murs sur des surfaces où dorment encore des œuvres d'art qu'il eût été si facile d'exhumer. Il arriva parfois, mais rarement, que l'on tomba comme à pic sur une statue entière. Quand, après un certain nombre d'années, les bâtisses nouvelles seront en ruines et qu'on en élèvera d'autres sur des fondations plus solides, l'archéologie peut se promettre une abondante moisson de marbres. Malheureusement, il leur manquera la plupart du temps les fragments découverts en creusant les puits ; il serait donc urgent de mettre ces fragments en lieu sûr, de ne pas les perdre de vue et de les tenir en réserve pour l'avenir, même si, dans leur état actuel, ils paraissent insignifiants.

Ces immenses travaux ont cependant rendu à la lumière une quantité considérable d'antiquités. Comme, malgré la vigilance des agents des banques et des surveillants municipaux ou gouvernementaux, les ouvriers réussissaient presque toujours à emporter de nuit leurs trouvailles de la journée, le commerce de Rome se trouva, pendant quinze ans, alimenté de sculptures. On trouva beaucoup moins de bronzes et ceux qu'on recueillit étaient généralement très altérés. En effet, la terre de Rome ne vaut rien pour la conservation des bronzes. Non seulement elle leur donne une patine exécrationnelle, mais elle leur inflige ce qu'on appelle la *maladie du bronze*, une sorte de chancre rongeur que les Romains nomment *foritura*, qui ne lâche pas sa proie et la convertit, au bout de quelques années, en une poussière verte.

Le sénateur Giovanni Barracco fut le seul Italien qui profita de cette abondance inusitée de marbres sortant du sol de Rome. Homme de goût et de savoir, il sut choisir et arriva, en peu d'années, à former l'admirable collection de sculptures grecques qui a été publiée par M. Helbig. Quelques étrangers aussi, et je fus du nombre, achetèrent des sculptures. Pour ma part, je m'attachai surtout aux bustes romains du 1^{er} siècle avant J.-C. Le célèbre brasseur de Copenhague, M. Jacobsen, faisait acheter tout ce qui lui convenait ; je finis par lui vendre tous mes marbres romains, auxquels j'ajoutai plus tard une belle collection de marbres grecs provenant d'Athènes et d'Asie. Naturellement, les musées municipaux eurent largement leur part ; on fut obligé d'ouvrir de nouvelles salles dans le Musée Capitolin pour y loger les marbres récemment exhumés, parmi lesquels des chefs-d'œuvre comme le buste de Commode et la Vénus de l'Esquilin. Mais c'est encore l'État qui profita le plus, grâce au zèle de M. Barnabei, auquel on doit le nouveau et vaste Musée des Thermes ; là vinrent prendre place les admirables statues de bronze provenant des abords du jardin Colonna et quantité de sculptures de prix découvertes dans le Tibre. M. Barnabei, assisté de M. le comte Cozza, ouvrit encore un nouveau musée hors de la Porte du Peuple : c'est le Musée dit *Papa Giulio*, destiné

principalement à recevoir les monuments de l'art étrusque et latin.

XXVII

En Italie, comme dans les autres parties de l'Europe, les grandes trouvailles d'objets en argent ne sont pas communes. En dehors de Pompéi, dont les fouilles ont fourni au Musée de Naples une grande quantité de belle vaisselle d'argent, on ne peut citer, de notre temps, que deux trouvailles importantes : celles de Vicarello et de Bosco Reale. Vicarello, le Vichy de l'ancien monde romain, était une localité renommée pour ses eaux minérales ; les malades des parties les plus éloignées du vaste empire romain venaient y chercher, au prix de longs voyages, soulagement ou guérison. Les malades dont les espérances avaient été exaucées offraient à la nymphe des eaux salutaires, avant de quitter Vicarello, la coupe dont ils s'étaient servis pour boire l'eau bienfaisante à la source même. Il y a quelques dizaines d'années, le hasard fit qu'on découvrit un dépôt de ces coupes ; dans le nombre, il s'en trouva d'une beauté artistique remarquable et d'autres qui portaient gravé sur leurs flancs l'itinéraire suivi par les voyageurs pour se rendre à Vicarello. J'eus la chance de pouvoir acquérir, dans le commerce à Rome, une coupe provenant de Vicarello, semée de fleurettes en reliefs et d'entrelacs. Cette coupe, qui n'était pas des plus belles, me fut enlevée par Castellani au cours d'un de ces échanges comme il s'en faisait souvent entre nous. J'ignore où elle a passé depuis. Le trésor entier, ayant été trouvé sur des terres appartenant aux Jésuites, fut placé par eux dans leur Musée de Rome, dit Musée Kircher, du nom du Père jésuite qui l'a fondé. Cependant la plus belle coupe de la trouvaille fut mise de côté et les Jésuites autorisèrent le R. P. Garrucci à la vendre pour employer la somme recueillie à la grande publication qu'il préparait alors sur l'art chrétien. J'étais en relations amicales avec le P. Garrucci et j'eus bientôt

l'occasion de voir cette splendide coupe en argent, entourée d'un bas-relief d'un art admirable, mais dont le sujet était quelque peu licencieux. La beauté du style et la perfection du travail faisaient d'ailleurs excuser ce défaut, d'autant plus que le motif *objectionable* était relégué dans un coin peu apparent du bas-relief. Je manifestai au bon Jésuite le désir que j'avais d'acquiescer ce gobelet. — « Je ne vous le vendrai pas, me dit Garrucci, mais je vous en ferai cadeau si, de votre côté, vous voulez vous engager à payer les frais de l'édition de l'ouvrage que je suis en train d'écrire. » Grand fut mon embarras, car si je désirais avec ardeur posséder cette belle coupe, je n'avais, d'autre part, aucune idée de la dépense à laquelle la publication d'un énorme manuscrit et de plusieurs centaines de planches pouvait m'entraîner. Garrucci n'en savait pas là-dessus plus long que moi. Je fus prudent et m'abstins. Un ou deux ans après, le Crésus de Rouen, M. Dutuit, se mit aussi en tête de tenter l'aventure et alla trouver Garrucci. Le Jésuite fut moins exigeant; il demanda vingt mille francs de la coupe. M. Dutuit accepta, se mit au bureau du P. Garrucci et signa un chèque de la somme demandée sur son banquier de Paris. Le Père était méfiant; ne connaissant pas M. Dutuit, même de nom, il refusa le chèque et demanda de l'argent comptant. Le riche Rouennais, assez fantasque de sa nature, prit la chose de travers, ferma son portefeuille et sortit. Quelques mois plus tard, et pendant une absence estivale que j'avais faite, le P. Garrucci, ayant besoin d'argent pour son éditeur, confia le gobelet à une personne qui le porta à Paris, où il fut acquis par le baron Edmond de Rothschild.

XXVIII

Depuis cette époque, aucune trouvaille importante de ce genre ne s'était plus présentée en Italie lorsqu'en 1895 un de mes amis, habitant Naples, me fit savoir que dans un endroit appelé Bosco Reale, situé non loin de Pompéi et près de Torre Annunziata, un

propriétaire faisait exécuter une fouille et avait eu la chance de découvrir une villa romaine; on y avait déjà, me disait-on, recueilli nombre de beaux objets que l'on était disposé à vendre. Sans perdre de temps, je courus à Bosco Reale et me rendis sur le terrain de la fouille. L'excavation était très profonde; on avait déblayé un bâtiment assez vaste, mais dont les abords ne semblaient pas indiquer la villa d'un riche romain. Le propriétaire, qui surveillait lui-même ses ouvriers, me fit les honneurs de la fouille. Après que nous l'eûmes visitée en détail, il me conduisit, non loin de là, vers un *Palazzo* (dans le Napolitain, toute maison pourvue d'une porte cochère est un *Palazzo*). C'est là qu'il avait déposé les objets déjà retirés de la fouille. Ceux-ci donnèrent une toute autre idée que la maison de l'opulence du propriétaire; ils étaient presque tous de bonne qualité et plusieurs même étaient fort beaux. Je vis là deux immenses baignoires dont l'une était ornée de quatre très grosses têtes de lion, plusieurs candélabres d'une excellente facture et une multitude de vases en bronze incrustés d'argent, mais fort détériorés. Dans un autre local, on me fit voir des objets plus fins, plus riches et de parfaite conservation pour la plupart. J'y trouvai à faire un choix; entre autres bibelots, je mis de côté un buste d'argent représentant une femme coiffée à la mode du premier siècle de l'Empire. Malheureusement, une grande partie du visage était empâtée d'une croûte d'oxyde, assez épaisse pour défigurer la dame. Je pris encore un miroir en argent dont le manche avait la forme d'une massue d'Hercule, autour de laquelle était enroulée une peau de lion dont les pattes de devant embrassaient le disque du miroir¹. Nous convinmes d'un prix; mais le Napolitain me dit qu'il ne pouvait me laisser emporter les objets avant que le directeur du Musée de Naples ne lui en donnât la permission. Peu de jours après, cette permission ayant été obtenue, les objets que j'avais choisis me furent apportés à Rome. Le moment de mon départ pour Paris, où j'ai l'habitude de passer le printemps, ap-

1. Je fis plus tard don de ce miroir au Musée du Louvre.

prochait ; je ne tardai pas à quitter Rome. A peine arrivé à Paris, j'appris que des Italiens venaient d'y arriver, porteurs d'un splendide trésor d'argenterie trouvé à Pompéi. D'abord, je n'en voulus rien croire ; je pensai que quelque aigrefin avait apporté à Paris certaines pièces de cette argenterie fausse qui pullule à Naples. Néanmoins, j'allai voir, et je fus fort étonné de trouver la merveilleuse vaisselle que tout le monde connaît aujourd'hui, grâce à la munificence du baron Edmond de Rothschild, qui a acheté tout le trésor et l'a donné au Louvre. J'ai oublié de dire tout à l'heure que lorsque j'acquis les deux premières pièces en argent découvertes à Bosco Reale, je fis pendant une quarantaine de jours des efforts infructueux pour débarrasser de la gangue le visage de la dame romaine ; voyant que je ne n'arrivais à aucun résultat, j'échangeai cet objet avec un antiquaire de Rome. Ce dernier le porta à Paris, où personne n'en voulut, et revint ensuite en Italie. Quand je pris connaissance du trésor de Bosco Reale, je remarquai, parmi les belles pièces, une écuelle du centre de laquelle s'élève un buste d'homme, probablement du maître de la villa découverte ; il ne me fut pas difficile de deviner que le buste féminin naguère en ma possession était celui de la maîtresse de la maison et avait dû orner aussi le fond d'une écuelle. Alors, en effet, que toutes les pièces du trésor formaient des paires, le buste du Romain était encore isolé. Je fis part de mon observation à plusieurs personnes ; aussitôt l'on se mit en quête de l'antiquaire italien, car tout le monde maintenant voulait ce buste, que tout le monde avait naguère dédaigné. Mais les amateurs s'étaient mis en campagne trop tard : le buste se trouvait déjà au British Museum.

Les journaux italiens menèrent grand bruit au sujet de ce trésor de Bosco Reale. On parla de suspendre le droit de fouille, d'intenter un procès, etc. Les journaux sont mauvais juges en pareille matière. Jamais, dans un pays civilisé, le gouvernement ne pourra s'arroger le droit de fouiller sur un terrain appartenant à un particulier, sans l'autorisation de ce particulier. Et si l'on empêche ce particulier de fouiller lui-même, les antiquités resteront sous

terre sans profit pour personne. Il serait tout à fait désirable, à Bosco Reale, que la fouille fût continuée avec grand soin. Je suis persuadé que la partie déblayée n'est que le quartier des esclaves et le bain; la vraie demeure du propriétaire doit être encore sous terre. Qui peut dire le profit que trouverait la science à explorer systématiquement une riche maison romaine du 1^{er} siècle, indépendamment des découvertes de détail qu'on ne manquerait pas d'y faire? Si le gouvernement prohibait toute fouille nouvelle, l'excavation faite serait comblée, on cesserait d'en parler pendant quelques années, et puis, un jour ou l'autre, des galeries seraient poussées clandestinement sous le sol, on trouverait et l'on emporterait ce qu'on pourrait et la science archéologique aurait perdu une belle occasion de s'instruire. J'ose espérer qu'il n'en sera pas ainsi.

XXIX

La famille Torlonia, dont j'ai déjà parlé à plusieurs reprises, possède de vastes propriétés dans les environs de Canino. Sur les terrains dépendant de ces domaines s'élève, en haut d'un tertre rocheux, un mausolée étrusque de très grandes dimensions connu sous le nom de *la Cucumella*. Ce mausolée éveille depuis longtemps l'attention et la curiosité des archéologues. On présume avec vraisemblance qu'il renferme la dépouille mortelle de quelque grand prince étrusque. A plusieurs reprises, on a essayé, mais en vain, de retrouver l'ouverture qui mène à la crypte principale où repose le défunt en l'honneur duquel on a élevé un monument de cette importance. Torlonia, lui aussi, fit exécuter quelques recherches; on découvrit aux environs du mausolée plusieurs routes, creusées en partie dans le roc, qui se dirigent vers le monument, mais sans y aboutir. L'on trouva bien, sur le parcours de ces routes, un certain nombre de tombes peu importantes, mais rien qui pût servir d'indice pour pénétrer dans le monument mystérieux. Alors on transféra tous les ouvriers à un kilomètre environ de distance et l'on découvrit là une nouvelle route

qui se dirigeait vers la Cucumella. En suivant cette route, on finit par aboutir au pied du gigantesque tumulus, mais à une grande profondeur. Sur ces entrefaites, le Prince étant tombé malade, les travaux furent interrompus et finalement abandonnés.

M. W. Helbig, alors secrétaire de l'Institut archéologique allemand, suivait ces recherches avec le plus grand intérêt et fut fort désappointé de les voir suspendre. Aussitôt le vieux Prince rétabli, il l'engagea vivement à reprendre la campagne; mais Torlonia resta sourd à toutes les prières; il trouvait qu'il avait déjà trop dépensé. Ayant appris par M. Helbig l'obstination du vieillard, je priai le savant allemand de tâcher d'obtenir pour moi la permission de continuer la fouille à mes frais et aux conditions qu'il plairait au Prince de m'indiquer. Mais, chez le Prince, l'amour-propre était encore plus fort que le goût de l'économie; il arrêta M. Helbig aux premières paroles et donna, séance tenante, l'ordre de reprendre les fouilles. En peu de temps, on parvint à pénétrer dans la bâtisse étrusque et l'on y découvrit une chambre parfaitement vide, mais dont toutes les parois étaient tapissées de plaquettes de bronze. Dès que Torlonia eut été informé de ce résultat, il fit interrompre les travaux, affirmant que la première chambre ayant été trouvée vide, il tombait sous le sens que le tombeau entier avait dû être visité et dépouillé soit dans l'antiquité, soit au moyen âge. Cette fois, la fouille fut définitivement abandonnée; peu de temps après, le vieux Prince retomba malade et mourut.

Le secret de la Cucumella reste par conséquent à découvrir. Il serait bien à désirer que les héritiers du prince Torlonia se décidassent à faire le nécessaire pour arracher son secret au sphinx ou à permettre que d'autres tentent, à leurs risques et périls, de le lui arracher. Un mausolée si considérable et si bien conservé a certainement attiré l'attention des violateurs de tombes et a sûrement été visité et pillé par eux. Mais l'expérience nous a démontré maintes fois que les violateurs des tombes antiques enlevaient seulement les objets en métaux précieux et dédaignaient le reste. Il est donc vraisemblable que l'on pourra en-

core découvrir dans ces salles souterraines des sarcophages, des urnes, des marbres, des bronzes, des terres cuites, peut-être même des fresques et surtout des inscriptions, qui nous donneraient enfin la clef du mystère et les noms de ses funèbres habitants.

XXX

Quand, sous le règne de Pie IX, on voulut construire une grande gare de chemin de fer, on choisit à cet effet un emplacement voisin de la Villa Massimi, sur le vaste terrain situé devant les Thermes de Dioclétien. A cet endroit s'élevait alors un monticule formé de terres rapportées et de décharges que les forçats des siècles passés avaient charriées de l'intérieur de Rome. Ce monticule assez élevé était surmonté d'une statue de femme assise qui représentait la Justice; de là le nom de ce tertre, qu'on appelait *Monte Giustizia*.

A cette époque, j'étais occupé à fouiller dans la Villa Massimi et, par conséquent, à deux pas du monticule. Connaissant le projet des ingénieurs de raser toute la surface du Monte Giustizia, je me flattais d'obtenir la permission d'exécuter — à mes frais, bien entendu — une fouille à cet endroit. A cet effet, j'adressai une demande au conseil d'administration du chemin de fer, présidé par un prince romain et composé de plusieurs autres membres de l'aristocratie. Ma demande fut repoussée; mais les fils et les neveux de ces seigneurs du conseil obtinrent pour eux ce qui m'avait été refusé et formèrent une association pour entreprendre à frais communs la fouille dont je leur avais donné l'idée. On fouilla pendant deux ou trois mois. Comme on travaillait dans des terres rapportées, on ne trouva rien; les jeunes gens perdirent courage et abandonnèrent la partie.

Ce furent les ingénieurs de la compagnie qui vinrent alors, avec leurs ouvriers, remplacer les jeunes princes et leurs *scavatori*. Dès lors, le travail marcha plus vite, vu le grand nombre de bras que la compagnie y employa. Bientôt l'on arriva à une

couche du sol qui ne se composait plus de terres rapportées et de décombres; les trouvailles d'objets antiques y furent innombrables et journalières. On était près de l'emplacement du camp des Prétoriens et c'est ce qui explique le nombre incroyable de médaillons romains qu'on y découvrit. Bien entendu, médaillons, médailles et autres menus objets passaient dans les poches des terrassiers et tous les soirs, à l'*Ave Maria*, quand les ouvriers quittaient leurs chantiers, ils trouvaient à la porte de sortie de nombreux courtiers en antiquités qui venaient acheter de première main leur butin. A cette époque, les trouvailles de monnaies étaient si fréquentes qu'on les achetait aux ouvriers pour quelques sous; ces derniers ne faisaient guère de différence entre les médailles et les médaillons, se contentant de vendre ces derniers quelques sous de plus. Quand le médaillon était d'un module considérable et très épais, les paysans l'appelaient *grossa patacca* et en obtenaient couramment un *scudo*. Un des courtiers, du nom de Jandola, était un homme fort pauvre, mais intelligent, qui déployait une activité fiévreuse et avait su gagner plus que ses collègues la confiance des ouvriers. Les plus belles médailles et les plus précieux médaillons furent acquis par lui et il me vendait les médaillons à un prix uniforme de cent *scudi* pour les très grands et de quarante pour les moindres. C'est alors que je commençai cette belle collection de médaillons romains que j'ai depuis augmentée par des acquisitions faites tant en Italie qu'aux ventes de Paris et de Londres: plus tard, elle est allée enrichir, en grande partie, le médaillier de Berlin. Jandola, depuis son succès dans le commerce des médaillons du *Monte Giustizia*, ne cessa de prospérer dans ses entreprises; il loua une petite boutique et s'établit marchand d'antiquités. Il avait plusieurs fils et les dressa dès le bas âge à courir tous les endroits où se faisaient des travaux de terrassement, à se mettre en relations amicales avec les terrassiers et à les conduire chez leur père. Bientôt, tous les menus objets que l'on découvrait à Rome affluèrent chez lui. Il fit donner à ses enfants une éducation propre au métier qu'il leur réservait, leur fit apprendre l'orfèvrerie, la gra-

vure, le travail du bronze, etc. Le défaut du père était de ne pas savoir conserver l'argent qu'il gagnait ; aussi est-il resté pauvre et ne possède-t-il que sa misérable boutique. Mais ses fils ont bien profité de l'éducation qu'ils ont reçue ; chacun d'eux possède maintenant un *negozio* d'antiquités et le peu d'objets antiques que l'on peut encore rencontrer à Rome passent par leurs mains.

Pour en revenir au *Monte Giustizia*, il a été nivelé au ras du sol, après avoir fourni nombre d'objets antiques dont les plus importants sont aujourd'hui au Musée municipal. Il est fort à regretter que ce point de l'ancienne Rome, traversé par le mur de Servius, n'ait pas été exploré jusqu'au niveau du sol antique, car il est probable que les résultats auraient été beaucoup plus brillants. L'emplacement du *Monte Giustizia* n'a pas été recouvert de constructions, ce qui fait que l'on n'a pas eu à y creuser de fondations ; il sert aujourd'hui de voie de garage pour la manœuvre des wagons et rien n'empêcherait qu'on y fit des fouilles profondes. Les fondations creusées pour édifier la grande gare, qui se trouve à quelques dizaines de mètres de là, ont rencontré le sol antique à une trentaine de mètres de profondeur.

XXXI

J'ai dit quelques mots, dans le paragraphe précédent, de ma collection de médaillons romains. Cela me remet en mémoire une anecdote assez amusante. Me trouvant à Paris vers le mois d'août, je reçus la visite d'un antiquaire italien fort connu qui me dit qu'il se rendait à Londres où il comptait faire vendre aux enchères une collection importante et nombreuse de médaillons romains. Connaissant ma prédilection pour ces objets, il m'avertit que sa collection n'en renfermait pas moins de dix-sept. Nous allâmes les voir chez lui ; c'étaient des pièces d'excellente conservation et toutes rares. Je désirais naturellement les acheter ;

mais l'antiquaire s'y refusa, donnant pour raison que sa vente à Londres était déjà annoncée, que les catalogues étaient imprimés et que, d'ailleurs, si l'on retirait les médaillons de sa collection, elle perdrait ainsi son principal attrait. « Venez à Londres, me dit-il, vous achèterez mes médaillons en vente publique. » Cette proposition ne me satisfaisait qu'à moitié et je lui en fis une autre : « Faites un prix en bloc de vos dix-sept médaillons, lui dis-je, et si votre prix me convient, je vous le paye sur-le-champ ; vous emportez vos médaillons à Londres et ils figurent à la vente ; seulement, ils y seront vendus à mes risques et périls. Je viendrai à Londres assister à la vente et pousserai les médaillons au prix qui me conviendra. Comme ils se vendront pour mon compte et non pour le vôtre, je serai libre de faire des folies pour telle pièce dont j'aurai envie et ainsi de m'en assurer la possession, en laissant aller, si j'y trouve avantage, les pièces moins importantes. » Ma proposition fut agréée et le prix fixé à dix-sept mille francs. Les médaillons devinrent mon bien et prirent le chemin de Londres. Quelques mois plus tard, la vente eut lieu ; j'étais arrivé à Londres la veille. Le premier jour fut calme ; on vendit les médailles consulaires, qui ne m'intéressaient pas ; j'étais là, cependant, pour voir et étudier l'allure de la vente. Parmi les nombreux acheteurs, je remarquai un grand Anglais, debout à côté du commissaire priseur, qui poussait les enchères avec acharnement et ne s'attachait qu'aux pièces exceptionnellement rares. Un de mes voisins de la salle, le feu vicomte de Quélen, grand amateur de belles monnaies, me renseigna sur le personnage qui avait attiré mon attention. Ce monsieur était un marchand de blé colossalement riche et dont la manie était de fréquenter les ventes aux enchères de n'importe quel genre d'objets d'art, poussant ceux qu'il voyait désirés par d'autres et qu'il reconnaissait ainsi, n'y entendant rien lui-même, pour des objets de choix. Quélen, sachant que j'étais venu pour les médaillons, ajouta qu'il me plaignait si M. A... assistait à la vente du lendemain. Le lendemain arriva et M. A... vint se camper debout à la place qu'il occupait la veille. Mes amis et collègues

me lancent des regards de pitié et la vente commence. On met enfin sur table le premier médaillon ; la bataille s'engage entre M. A... et moi. Je poussai le médaillon au double de sa valeur raisonnable et mon antagoniste ayant couvert mon enchère, je lui laissai la pièce, car le bénéfice que je réalisais ainsi me permettrait de pousser plus vigoureusement les médaillons principaux que je convoitais. Le même fait se produisit pour les treize médaillons qui suivirent, et cela bien que j'en eusse poussé plusieurs à des prix extravagants. J'écumais intérieurement, de dépit et de colère, en voyant arriver sur la table le quinzième médaillon, qui était un médaillon inédit de Geta. Celui-là, pensais-je, ne m'échappera pas, ou, s'il m'échappe, je le ferai payer à M. A... un prix tellement ridicule que les rieurs seront de mon côté. Le tour du beau médaillon arriva. Sur une mise à prix de 20 livres sterling, il monta rapidement à 100 livres. Il y eut alors un moment de repos, puis, par bonds de 20 livres, le prix monta à 250. Je fis une surenchère de 50 livres ; sur quoi M. A... ajouta 5 livres, croyant la partie gagnée. J'étais fortement surexcité ; par un mouvement involontaire de dépit, j'appuyai trop fortement le crayon qui me servait à inscrire les prix sur le catalogue et en cassai le bout qui sauta. M. A... sourit et là-dessus je prononçai : 500 livres. Du coup, M. A... s'arrêta. Il resta un moment à se consulter et finit par ajouter encore 5 livres. Il ne me restait plus qu'à me taire ; j'étais arrivé à mon but, le médaillon avait atteint un prix absolument fantastique. Après cet exploit, M. A... se leva et partit ; il ne reparut pas de toute la vente et je dus me contenter des deux derniers médaillons, que personne ne me disputa. J'avais perdu les quinze médaillons convoités, mais non seulement je rentrai dans les 17,000 francs payés à Paris, mais je gagnais environ 30,000 francs — plus les deux derniers médaillons.

Le comique de l'affaire fut que, quelques semaines plus tard, une personne de ma connaissance étant allée à Londres pria M. A... de lui faire voir le célèbre médaillon payé si cher ; jamais M. A... ne put se rappeler de quel médaillon il s'agissait. Après

la mort de M. A..., le médaillon de Geta fut acquis par le Musée Britannique, mais cette fois à un prix raisonnable.

XXXII

De tous temps on s'est occupé de falsifier les antiquités, mais c'est surtout en Italie que ce genre d'escroquerie est devenu une industrie florissante. A la fin du xviii^e siècle et dans les premières années du xix^e, les faussaires se sont principalement appliqués à imiter les intailles antiques. Je ne m'étendrai pas ici sur ce sujet, en ayant déjà parlé dans un autre paragraphe; j'ajouterai seulement qu'à l'heure actuelle il n'y a pas, dans toute l'Italie, un seul graveur en état d'imiter même de très loin une intaille antique, ni même de la copier proprement. Je ne puis malheureusement dire la même chose des pays d'Orient. J'ai souvent reçu de là des pierres gravées, généralement des scarabéoïdes en calcédoine, dont la facture était excellente et qui pouvaient aisément tromper un amateur. Il y a quelques années, je ne me rappelle plus au juste la date, l'on découvrit à Chypre un nombre considérable de scarabéoïdes taillés et prêts pour la gravure, mais dont la table était encore vierge de toute décoration. Ces pierres étaient restées sous terre pendant des siècles; elles n'étaient pas seulement antiques, mais offraient tous les caractères extérieurs de l'antiquité. Certains faussaires achetèrent les pierres en question, qui reviennent aujourd'hui sur les places européennes sous la forme de scarabéoïdes parfaitement antiques, mais ornés de gravures modernes. Je n'ai pu découvrir où réside l'artiste habile et dangereux qui exécute ces intailles. Toutes celles que j'ai eues sous les yeux viennent tantôt de Grèce, tantôt de Syrie ou d'Asie Mineure. J'en ai vu aussi quelques-unes provenant des mêmes régions, mais dont la gravure était exécutée sur un scarabéoïde de taille moderne; celles-là ne sont pas difficiles à reconnaître, d'autant plus que la gravure elle-même y est d'une main moins habile.

XXXIII

Le métal qui se prête le plus facilement aux falsifications est l'or, par la raison que, même après de nombreux siècles, il s'oxyde peu, quand il est pur, et ne prend aucune patine. Aussi les falsificateurs opèrent-ils volontiers avec cette substance. Rome, Naples et Florence ont été, jusqu'en ces derniers temps, les officines connues et réputées de ces imitations, souvent poussées à un haut degré de perfection. Le vieux Castellani, père d'Alessandro et d'Augusto, orfèvre de goût et de talent, a retrouvé le premier le secret de la fabrication de l'orfèvrerie étrusque, dont il fit une étude approfondie avec l'aide et les conseils du défunt duc de Sermoneta. Après maints essais, il arriva à imiter ces semis de globules d'or microscopiques qui ornent généralement les bijoux étrusques. A vrai dire, s'il a découvert le secret de souder ces globules sur la surface d'un bijou, il n'est cependant pas parvenu à fabriquer des globules aussi petits que ceux des Étrusques — du moins que ceux des bijoux étrusques les plus fins, car les orfèvres toscans employaient aussi des globules moins fins pour des bijoux moins soignés. Les ouvriers de la *Casa Castellani* se permirent souvent de travailler en dehors des ateliers et de mettre au service de faussaires les talents qu'ils y avaient acquis. Comme ils ont fait des élèves, les objets en or semés de petits globules se fabriquent aujourd'hui dans beaucoup d'endroits; mais la méfiance du public est éveillée et il est assez rare que l'on arrive à faire des dupes. Même aux enchères publiques qui suivirent la mort d'Alessandro Castellani, on vit un nombre assez considérable d'objets en or de ce genre rester sans acquéreurs.

A Florence, la falsification porte sur des objets en or d'un autre genre, que l'on imite à la perfection. Ce sont de grosses bulles en or généralement estampées, parfois aussi plus solides, qui sont décorées de sujets étrusques. La facture en est extrême-

ment soignée et il est facile de s'y laisser prendre. Avis au lecteur.

Naples ne brille pas par la perfection de son orfèvrerie pseudo-antique. Le travail en est grossier, lourd, prétentieux, souvent ridicule. Cependant Naples possède un orfèvre du plus grand mérite, qui a surpassé de beaucoup les produits de l'atelier Castellani à Rome : c'est M. Melillo. Et, précisément, M. Melillo ne s'occupe que de l'imitation des bijoux et de l'orfèvrerie antiques ; ses produits sont si parfaits et d'un goût si exquis qu'ils seront sans doute appréciés dans le monde entier le jour où ils seront mieux connus. Je me hâte d'ajouter que M. Melillo est un honnête homme et ne cherche à tromper personne. Les articles qu'il vend, quoique copiés très exactement sur des modèles antiques, ont cependant conservé un cachet moderne tel que, même entre les mains d'un faussaire, ils ne pourraient donner l'illusion de l'antique. C'est plutôt une traduction, en style moderne, de l'art antique le plus raffiné. Et puis — ce qui achève de rendre toute fraude impossible, — les produits de l'atelier Melillo portent son estampille.

XXXIV

Depuis plusieurs années, la falsification des objets en or a pris de l'extension et a été s'implanter dans des pays où, jusque-là, il était à peine question de faussaires. L'industrie de ces gens est d'autant plus dangereuse que les lois ne peuvent guère l'atteindre. Un faussaire, même pris sur le fait, jurera toujours qu'il *imite le genre antique*, ce qui est le droit de tout le monde, sans aucune intention fraudulense. Quant au complice qui cherche à vendre l'objet moderne comme antique, il prétendra toujours qu'il agit de bonne foi, qu'il croit lui-même à l'antiquité de l'objet, etc. Si on lui demande de qui il l'a acquis ou reçu, il nommera toujours un inconnu qui a quitté le pays ou qui ne lui aura pas donné son

nom. Je ferme cette parenthèse pour revenir aux centres nouveaux de la falsification des objets en or, qui sont la Crimée et ses environs, la Roumanie et la Syrie.

Tout le monde connaît les superbes bijoux, gloire du Musée de l'Ermitage, qu'ont fournis les nombreux tumulus de la Crimée et du sud de la Russie et dont quelques spécimens seulement, volés par les ouvriers, ont été vendus à l'étranger. L'admiration unanime des artistes et des archéologues pour les merveilles de l'art grec du iv^e siècle, et même de l'art scythique local, a fait naître dans l'esprit de certains coquins l'idée d'imiter et de vendre des objets modernes en or fabriqués dans le même goût. Il se fonda à Kertch même (l'ancienne Panticapée) une fabrique de bijouterie fausse dont les produits furent vendus sous le manteau, comme provenant de fouilles clandestines ou de trouvailles fortuites. Les premiers acquéreurs furent des collectionneurs d'Odessa et des amateurs résidant dans les villes du midi de la Russie. Ainsi encouragée, la fabrique prit de l'extension et ses produits envahirent bientôt l'occident de l'Europe. Si je ne figure pas moi-même au nombre des victimes de cette industrie, je le dois au comte Grégoire Strogonoff. Un Russe fort riche, étant venu passer l'hiver à Rome, me parla d'une trouvaille, comprenant des objets en or et une plaque en argent avec sujet en relief et légendes grecques, qui avait été faite dans un tumulus des environs d'Olbia et achetée par lui. Il n'y avait pas à douter de la parfaite honorabilité de ce Russe. Sur ma demande, et après m'avoir montré les photographies des objets, il consentit à me les céder pour une somme relativement importante. On écrivit en Russie et mon acquisition arriva bientôt à Rome. Je vis les objets, j'en fus ébloui et enchanté. La plaque d'argent me causait seule un certain malaise ; mais comme je n'avais jamais vu d'objets imités par les Scythes d'après les modèles que le commerce grec leur apportait d'Athènes, je mis sur le compte de cet art un peu barbare les dissonances qui choquaient mon œil. Il est bon d'ajouter que les objets faux étaient mêlés à des bijoux vraiment antiques, mais de moindre importance. Je m'empressai de mon-

trer mon nouveau trésor à quelques amis et M. Geffroy, alors directeur de l'École française de Rome, envoya un rapport à ce sujet à l'Académie des inscriptions. Comme les comptes-rendus des séances de l'Académie pénètrent partout, étant reproduits par les journaux, je ne tardai pas à recevoir des lettres de savants archéologues de Saint-Pétersbourg me demandant des détails ; une Revue artistique de Paris m'écrivit pour solliciter la primeur d'une publication dont elle entendait faire tous les frais. Sur ces entrefaites, le comte Grégoire Strogonoff, venant de Russie, arriva à Rome et vint me voir. Au premier aspect de mes emplettes, il se mit à crier *Musica! Musica!* terme employé à Rome pour désigner les objets faux. Je fus littéralement consterné, car le comte Strogonoff a certainement voix au chapitre, étant lui-même possesseur d'une magnifique collection et ayant eu souvent l'occasion d'étudier les bijoux de l'Ermitage.

Le comte me raconta alors tout ce qu'il savait sur ces falsifications. Il venait directement d'Odessa, où il avait vu un très grand nombre d'objets en or fabriqués à Kertch et en Roumanie. Une grande collection d'objets en or avait été récemment achetée à Odessa par le Musée de l'Ermitage, et cette collection aussi renfermait des objets faux dus aux mêmes fabriques. Le comte Strogonoff mit le comble à son obligeance en appelant mon attention sur certains détails caractéristiques du travail, où se révélait la main du faussaire. Bref, il me convainquit absolument. Je me rendis alors chez le Russe qui m'avait vendu tous ces bijoux et lui exposai ce que le comte Strogonoff m'avait dit. Le Russe ne fit aucune difficulté pour reprendre le lot, qu'il réexpédia en Russie, et me rendit mon argent. Depuis, j'ai eu l'occasion de voir à plusieurs reprises des bijoux, coupes, plats en or et en argent, etc., tous de la même fabrication ; il ne me fut pas difficile d'y reconnaître la main du même faussaire. Plusieurs de ces objets ont même trouvé place dans des musées ; mais la plupart ont été repoussés et ont été chercher asile chez des collectionneurs en Allemagne.

La fabrique de Roumanie est dans le même genre que celle de

Kertch; mais ses produits sont plus grossiers et, partant, plus faciles à reconnaître.

Passons maintenant en Orient. Je dirai en passant qu'on a aussi tenté de fabriquer des bijoux faux en Grèce; mais ils sont presque tous du style des bijoux fabriqués à Rome, avec des semis de globules; cela rentre donc dans les falsifications courantes italiennes et ne mérite pas qu'on s'y arrête. Mais c'est surtout en Syrie que la fabrication des objets en or a pris une grande extension. Les objets faux venant de ce pays sont tout différents de ceux qu'on apporte d'Italie. Les faussaires syriens connaissent peu les bijoux grecs et étrusques, mais ils ont eu l'occasion de voir les bijoux massifs des Byzantins et des objets en or ou en autres métaux provenant de leur propre pays. Aussi fabriquent-ils des objets lourds et souvent massifs, mais presque toujours en copiant d'assez près des objets antiques en d'autres matières. L'artiste qu'ils emploient est un habile homme et son travail est excellent. Aussi est-il fort difficile, lorsqu'on voit *pour la première fois* et *un seul* de ces ouvrages, de ne pas être dupe; mais celui qui a eu l'occasion d'en voir plusieurs, les uns à côté des autres, ne pourra manquer d'observer que, si les *styles* indiquent des époques différentes, le *faire* est toujours le même, trahissant la main d'un seul et même artiste; en outre, la couleur de l'or est toujours invariablement la même. Ce dernier défaut une fois signalé aux faussaires, il leur sera facile d'y remédier à l'avenir; mais ces messieurs trouveront plus malaisé, sinon impossible, de mettre dans leurs intérêts plusieurs artistes aussi habiles que celui qui travaille actuellement pour eux. Quoi qu'il en soit, ayons l'œil ouvert et méfions-nous des objets en or qui arrivent tant de la Russie méridionale que de la côte syrienne!

XXXV

Les faussaires se sont aussi exercés à l'imitation de l'argenterie antique, mais ils n'ont guère réussi à donner le change. En

copiant les belles pièces conservées dans les Musées, ils se seraient trahis immédiatement, ces pièces étant très connues et ayant été reproduites, pour la plupart, par la galvanoplastie; d'ailleurs, il ne s'en est pas encore rencontré qui eussent le talent nécessaire pour inventer des motifs analogues à ceux de l'argenterie antique et les exécuter d'une façon satisfaisante. Les quelques essais tentés dans ce genre ont abouti à la confusion de leurs auteurs. Ainsi je me souviens d'avoir vu à Rome une grande coupe en argent provenant, disait-on, d'une fouille clandestine exécutée en Sicile. Elle était ornée d'un bas-relief circulaire représentant — on ne le croirait jamais — *la frise du Parthénon!* Pour comble de naïveté, le faussaire avait reproduit cette frise dans son état actuel de dégradation. Aussi la coupe obtint-elle un succès... de fou rire!

Je dois dire cependant que la chimie contemporaine a mis à la disposition des faussaires des procédés très ingénieux, qui leur permettent d'obtenir une imitation *parfaite à l'œil* de la patine violacée dont l'argenterie antique est souvent recouverte après plusieurs siècles d'enfouissement. Seulement, cette patine est assez molle et il suffit d'être prévenu pour en reconnaître le caractère factice. Un connaisseur ne s'y trompera pas deux fois.

Il en est tout autrement, hélas! pour les objets en bronze. En cette matière, la falsification a atteint un degré de perfection vraiment décourageant; les plus savants peuvent toujours s'y méprendre. Autrefois, les patines fausses étaient pour ainsi dire appliquées sur les bronzes, et seuls les débutants se laissaient duper. Mais aujourd'hui, on obtient des patines absolument identiques à celles que produit l'action du temps. Le grand maître de ce genre d'escroquerie est un Romain bien connu de tous les collectionneurs sur les bords du Tibre. Né dans une famille de chimistes, bon chimiste lui-même, il a inventé un procédé pour donner au bronze *tous les genres de patines connus*, depuis la belle patine lisse et brillante, bleue ou verte, jusqu'à la patine rugueuse que donne le sol de Rome ou le lit de la rivière. On sait que certaines terres, entre autres celle de Rome, produisent

des patines rugueuses et d'un vert intense; souvent ces patines sont affectées d'une maladie que l'on appelle le *chancre du bronze*, qui se manifeste par de tout petits points d'un vert clair, blanchâtre, en forme d'excroissances farineuses. Ces points, avec le temps, et surtout sous l'influence de l'humidité atmosphérique, se gonflent, éclatent et reparaissent ensuite à la fois plus grands et plus nombreux. Bientôt, ils envahissent toute la surface du bronze, le creusent, le désagrègent et finissent par réduire le métal en poussière. Quand on trouve un bronze fraîchement détérré, et que l'on constate, peu de jours après, les premiers symptômes du mal, il faut bien se garder d'enlever les petites taches farineuses, car cela précipiterait le cours de la maladie; il faut, j'en parle par expérience, *imbiber d'encre*, avec un pinceau, chacune de ces taches et laisser bien pénétrer l'encre dans la verrue. Si, après trois ou quatre jours, la tache reparait ou s'élargit, ou s'il se produit des taches nouvelles, il faut répéter l'opération deux fois et davantage; lorsque le mal n'est pas trop invétéré, on arrive ainsi à en enrayer les effets. Il est vrai que les taches d'encre sont peu agréables à l'œil; mais comme le chancre du bronze se produit toujours sur des patines rugueuses, la tache noire formée par l'encre finit par pâlir et se marie très bien avec le vert obscur de la patine. Qu'on se garde surtout de vouloir enlever les taches d'encre avec le grattoir; on risquerait de faire reparaitre le mal. — Cette digression n'est pas tout à fait déplacée, car il me reste à dire que les faussaires romains ont poussé si loin l'art d'imiter les patines, qu'ils produisent aussi, de temps en temps, *des patines affligées du chancre du bronze!* Et ce n'est pas un semblant de maladie qu'ils donnent au bronze neuf: c'est la maladie elle-même.

Je crois qu'il serait indispensable d'édicter une loi prohibant de donner à des copies d'objets antiques l'apparence d'objets trouvés sous terre ou dans l'eau; la personne qui aurait contrevenu à cette loi serait poursuivie pour escroquerie. L'intention de tromper devient manifeste dès qu'on mutilé la copie d'un bronze antique ou qu'on la patine d'une certaine manière; il me

semble que le délit pourrait être défini assez clairement pour ne pas échapper à la répression. Quel soulagement une loi de ce genre apporterait, je ne dis pas seulement aux collectionneurs, mais aux conservateurs des musées publics !

Pour en revenir à notre virtuose romain, il commença par imiter les médaillons de bronze, faisant graver des coins de médailles rares et patinant les exemplaires qu'il faisait frapper. Ces premiers essais ne trompèrent que des amateurs inexpérimentés, car le style des coins et surtout la forme des lettres laissaient à désirer. Mais, plus tard, il s'assura les services d'un graveur plus habile, trop habile même ; les coins dont il se servit dès lors étaient irréprochables et la merveilleuse patine dont il savait revêtir les pièces frappées avec ces coins les recommandait particulièrement aux collectionneurs. Non seulement notre homme reproduisit les médaillons les plus recherchés, les pièces uniques, mais il mit en circulation des copies admirables de pièces assez répandues, que la beauté de la patine lui permettait de vendre fort cher. On finit par savoir qu'il y avait un faussaire et à découvrir son nom ; mais comme les acheteurs étaient désarmés à son égard, ils durent se taire. Je dois dire encore que cet individu pratiquait un autre genre de falsification très difficile à démasquer : il se procurait des médailles de bronze authentiques, mais frustes, et les surfrappait à l'aide de ses coins faux, de façon à reproduire, avec un métal bien antique, les types numismatiques les plus rares.

Ce commerce frauduleux eut pour résultat de décourager le commerce honnête. Les numismates prirent peur et leur défiance est loin encore d'être calmée. J'ai vu des pièces parfaitement authentiques refusées par tout le monde, et j'ajoute que, tout en les croyant authentiques, je ne pouvais donner tort à ceux qui les refusaient.

Comme les acheteurs de monnaies étaient sur leurs gardes, le faussaire en question chercha des compensations ailleurs et entreprit de fabriquer des statuettes. Copier était facile ; mais quant à créer de nouveaux types, il n'aurait même pas dû y songer. Il es-

saya pourtant, mais sans succès; les marchands eux-mêmes ne se laissèrent pas prendre. Alors il restreignit ses ambitions et se contenta de copier, avec de légères variantes, des pièces antiques plus ou moins connues. J'ai eu l'occasion de voir un certain nombre de ces copies, toutes admirablement patinées, entre autres des répliques, trouvées, assurait-on, à Pompéi ou à Boscoreale, du *Narcisse* et du *Faune dansant* de Naples. J'ai vu aussi le portrait d'un Romain de l'époque républicaine, tête de grandeur naturelle, couverte d'une merveilleuse patine vert-émeraude lustrée. Un petit détail éveilla ma méfiance. J'observai que la patine était lisse, intacte et dure sur tout le bronze, sans en excepter la chevelure; sur les rebords minces du pourtour du cou, elle s'était écaillée et quand je portais mon ongle sur la surface de l'endroit écaillé, la patine *de dessous* s'en allait en poussière. Cette tête est, m'a-t-on dit, la copie d'une tête en marbre authentique, qui existe en Italie dans une collection particulière. — Pour en finir avec les falsifications de bronzes, je crois qu'un archéologue, et même un simple amateur bien exercé, peut presque toujours décider de l'authenticité d'une statuette ou d'un relief, mais qu'il n'en est plus de même pour les monnaies : il faut tout simplement renoncer à en acquérir, parce qu'il est devenu impossible, à mon avis, de discerner le vrai du faux. Appelons donc de tous nos vœux une loi contre les falsifications d'antiquités — une loi sévère, car il est temps de faire cesser l'impunité d'une classe de coquins qui sont les seuls, jusqu'à présent, à pouvoir vaquer sans inquiétude à une coupable industrie.

XXXVI

Je dirai peu de chose des imitations de verres et de marbres antiques, car les faussaires qui s'en occupent sont encore peu habiles. Les fabriques de Murano imitent, il est vrai, la verrerie ancienne, mais pas au point de tromper un amateur expert. Du

reste, l'irisation que donne au verre un séjour prolongé sous la terre n'a jamais pu être reproduite artificiellement; tout au plus est-on arrivé à obtenir, par la chimie, de légers voiles teintés d'un semblant d'irisation.

Les faussaires d'objets en marbre ne sont pas parvenus à imiter la gangue, les herborisations produites sous terre par les racines des plantes et des arbres, ni même les concrétions calcaires qui se forment sur le marbre sous l'influence de la nature du sol. En Grèce, on a bien tenté quelques essais; mais je doute que les faussaires aient fait beaucoup de dupes. Les imitateurs des produits céramiques ont été plus heureux.

Ce sont surtout les Napolitains qui ont excellé dans cette industrie et c'est à Santa Maria di Capua Vetere (l'ancienne Capoue) que se trouvent les ateliers les mieux montés pour la fabrique de vases peints. Il faut d'ailleurs s'entendre quand on parle de vases peints *faux*. Même le célèbre céramiste Raimondi, mort il y a peu d'années, qui était, à Santa Maria, le grand *maestro* de cet art, n'a jamais pu inventer entièrement la décoration d'un vase et le faire passer pour antique. Seulement, s'il arrivait à cet artiste de talent de se procurer quelques fragments d'un beau vase, il était assez habile pour recomposer le sujet entier en s'aidant des publications de vases existant dans les Musées ou dans les collections particulières. Il refaisait les parties manquantes et donnait au tout une uniformité si parfaite qu'il était presque impossible de reconnaître les parties modernes. Mais si l'on s'avise de laver un vase ainsi *truqué* avec de l'alcool pur rectifié, les parties antiques restent seules intactes et la peinture moderne disparaît. Jamais Raimondi ni aucun autre n'a pu découvrir le secret des anciens céramistes pour obtenir les fonds d'un noir brillant improprement appelés *verniss de Nola*. Pour dissimuler leur impuissance à cet égard, les faussaires sont obligés, une fois le vase refait et repeint, de le couvrir en entier d'un vernis de leur composition, mais dont la surface, bien que brillante, n'a ni l'éclat ni la fraîcheur du vernis ancien. Cette surface paraît relativement terne et ne résiste pas au lavage à l'alcool.

Depuis peu, les Grecs ont établi à Athènes même des officines pour la fabrique des vases et autres antiquités. A ma connaissance, il en existe trois. On y produit peu de vases à fond rouge ou noir et le peu qu'on en fabrique est chargé de dorures, de manière à éviter l'épreuve du lavage à l'alcool, épreuve à laquelle la dorure, même antique, ne résiste pas. En revanche, ces Messieurs excellent à fabriquer des vases à fond blanc, car ceux-là aussi, même quand ils sont antiques, ne supportent pas l'alcool. De plus, le grand prix qu'ont atteint les lécythes blancs et surtout les coupes blanches (à la vente Branteghem) a stimulé naturellement l'habileté des faussaires. Leurs essais, à cet égard, ne sont pas sans valeur artistique ; mais la technique laisse à désirer. Je ne dirai point en quoi, car les faussaires en feraient bientôt leur profit. Du côté archéologique et épigraphique, ils ont aussi beaucoup à apprendre. En somme, la fraude est surtout dangereuse pour qui se trouve pour la première fois en présence de produits de cette classe. C'est à une observation sagace de M. S. Reinach que je dois de n'avoir pas été l'une des premières dupes ; j'étais sur le point de me laisser tenter par un *alabastron* à fond blanc signé d'un nom d'artiste et orné d'un sujet très artistement peint, Diane surprise au bain par Actéon. J'ai vu depuis des coupes, des *alabastres* et même des bobines sorties du même atelier.

On sait que l'industrie des faussaires s'est tout particulièrement appliquée à produire des statuettes et des groupes en terre cuite. Ne m'étant jamais occupé avec suite des objets de ce genre, je m'abstiendrai d'en parler, car les connaissances pratiques me font défaut. Je veux seulement présenter encore une observation générale. Certaines personnes sont souvent tentées, aujourd'hui, d'exagérer la méfiance et, en particulier, de déclarer faux un objet sur le vu d'un dessin ou d'une photographie. Les jugements de ce genre émanent généralement de très savants archéologues, qui déclarent faux ce qui est seulement nouveau pour eux. Tel détail de costume, tel geste, telle attitude, telle manière de représenter un mythe, telle forme de lettre, leur semblent des

preuves suffisantes de la fausseté d'un objet, quand ils n'ont encore rien rencontré d'analogue sur les monuments antiques. Souvent, sans doute, les jugements fondés sur de tels critères sont justifiés, car les faussaires sont d'assez mauvais archéologues et ignorent presque toujours l'épigraphie. Mais, d'autres fois, les spécialistes oublient trop facilement qu'il reste encore beaucoup à découvrir et que les systèmes adoptés, les données admises dans la science sont loin d'être définitivement établis. Ainsi, par exemple, les fouilles de l'Acropole d'Athènes ont prouvé jusqu'à l'évidence qu'on attribuait à certains vases signés des dates trop basses de près d'un siècle. Les recueils périodiques enregistrent continuellement des formes de lettres nouvelles, des détails de costume inédits, des représentations mythiques isolées. En somme, lorsqu'un objet est suspect par des motifs archéologiques, on ne peut raisonnablement le déclarer faux qu'après l'avoir étudié directement; la science, quelque vaste qu'elle soit, ne peut se substituer au coup d'œil du connaisseur. J'aurais même plus de confiance, à cet égard, en des personnes possédant une expérience personnelle de la technique qu'en des savants de cabinet; je préférerais aussi à ces derniers les directeurs de Musées, certains collectionneurs, les marchands d'antiquités honnêtes (il y en a), parce qu'ils voient sans cesse défiler sous leurs yeux des objets vrais ou faux, tandis que les savants travaillent surtout sur des photographies ou des dessins. Pour acquérir la pratique et le coup d'œil qui constituent le véritable connaisseur, il faut avoir été souvent trompé et il est bon de l'avoir été à ses dépens, car il n'est rien qui affine le jugement autant que des mécomptes personnels. La tâche propre des savants est toute différente : à eux d'expliquer les sujets, de préciser les époques, de distinguer les styles, de fixer les attributions. Cette tâche exige tant de connaissances et de si longues recherches qu'il paraît difficile, aujourd'hui surtout, d'être à la fois un grand savant et un grand connaisseur, d'exceller à la fois dans les deux domaines de l'érudition et du sentiment. Le mieux que puissent faire les connaisseurs et les érudits,

c'est de rester chacun dans sa sphère, mais de vivre en bonne intelligence et de s'éclairer mutuellement de leurs conseils.

P.-S. — En corrigeant les dernières épreuves de cet article, qui termine l'intéressante série des *Souvenirs d'un vieux collectionneur*, je reçois la triste nouvelle de la mort de M. le comte Michel Tyskiewicz, décédé à Rome le 18 novembre 1897. On me permettra de donner ici même un souvenir à l'homme excellent, à l'amateur plein de finesse et d'un goût si sûr, qui a bien voulu réunir, à l'intention de notre *Revue*, mille anecdotes instructives ou piquantes auxquelles ne manqueront jamais les lecteurs. La mémoire du comte Tyskiewicz vivra dans ces pages charmantes, alors même que sa collection aura été dispersée ; il y a mis le meilleur de lui-même, sa longue expérience, sa passion pour les belles choses, son sentiment délicat des styles, enfin l'urbanité et la bonhomie qui rendaient si aimable le commerce de l'ami dévoué que nous perdons.

S. R.

8525-



1000174410

Biblioteka Uniwersytetu
MARI CURIE SKŁODOWSKIEJ
w Lublinie

B78784

Do użytku tylko w obrębie
Biblioteki

ANGERS, IMPRIMERIE DE A. BURDIN, RUE GARNIER, 4.
